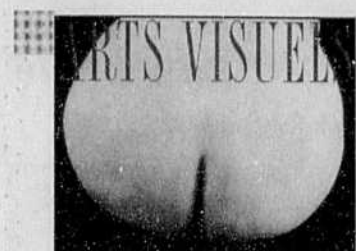


LIVRES



Le feuilleton Page D 3
La page d'écriture Page D 4



Edward Weston Page D 6
La télévision du week-end Page D7
Formes Page D 8

LE DEVOIR, LES SAMEDI 6 ET DIMANCHE 7 JUILLET 1996

Normand Cazalais

Le patrimoine au quotidien

ANDRÉE BOISSELLE
LE DEVOIR

Au fin fond du Nouveau Monde, dans le silence feutré d'une forêt recouverte de son épais manteau blanc, la cabane en bois rond sommeille. Des bûches sont empilées à son flanc, des traces dans la neige conduisent jusqu'à la porte où une paire de raquettes est appuyée. Le cliché est étalé dans toute sa splendeur sur la couverture glacée de *Ma cabane au Québec*. Mais Normand Cazalais aurait été bien insatisfait de s'y tenir.

Son livre explore les multiples formes qu'a prises la «cabane» en ce pays sauvage, depuis les premières habitations des rudes colons jusqu'aux luxueux manoirs québécois, en une sorte de promenade documentée qui oscille entre rêve et réalité. M. Cazalais s'attache à des gens, relate l'histoire du peintre et entrepreneur Johan Beetz, passionné des grands espaces qui construisit sa maison lui-même sur la Basse-Côte-Nord; d'Henri Menier, riche chocolatier français qui fit son domaine privé de la farouche île d'Anticosti; d'Elsie Reford, botaniste autodidacte, créatrice des merveilleux jardins de Métis. Pourquoi parler de ceux-là? «Parce qu'ils portaient un rêve», répond l'auteur. Ils se sont taillé une place dans une nature grandiose, ils ont fait leur nid dans ce coin de pays.

Vivre ici

Mais le chroniqueur touristique du *Devoir* s'est gardé de ne montrer des abris du Québec que l'image d'Épinal. Avoir une cabane ici, reconnaît-il, «c'est pas seulement "mon paradis au fond de la forêt, pis j'vais être heureux..." Parce qu'il y a eu des malheurs aussi.» A Grosse Ile, longtemps appelée l'île de la Quarantaine, quelques bâtiments demeurent, qui ont servi de refuge aux Irlandais fuyant la famine; la chapelle catholique, le presbytère anglican, l'hôpital des «picotés». Sur les photos jaunies des familles d'immigrants, prises après la longue traversée, on voit quelques visages sombres parmi les sourires soulagés. Sur les quatre millions et demi d'Irlandais qui ont dû séjourner à Grosse Ile, douze mille y sont restés.

Il faut être en santé pour s'adapter à ce pays-là. L'hiver a tant tourmenté l'habitant qu'il récolte un chapitre. Cazalais raconte comment on a appris à se protéger des dizaines de degrés sous zéro en mangeant autrement, en s'habillant chaudement... et surtout, en faisant preuve de souplesse dans la construction de son refuge. «Au début, explique Cazalais en feuilletant son livre, les Français ont essayé de construire des maisons de pierre. Ils se sont aperçus vite que la pierre conduisait le froid, que c'était pas la meilleure des techniques pour vivre dans ce milieu-là.» Le bois a bientôt remplacé la pierre tant sur le sol que sur le lac ou la rivière... Pour se protéger de la bise, les pêcheurs ont bâti de légers cabanons et se sont assis au chaud autour du trou creusé dans la glace. «Aujourd'hui, la cabane de pêcheur, c'est devenu un vrai lieu de rencontre», dit Cazalais. Tu prends un coup, tu chantes, tu prends ton poisson! On a même couvert les ponts, les transformant en rendez-vous de prédilection des amoureux.

Quand l'hiver s'essouffle, que la sève remonte le long des troncs, vient le temps de la cabane à sucre. Elle aussi a sa place parmi les protégées de Cazalais, qui avoue être un habitué de la tire et des oreilles de crisse... Le journaliste ne pouvant s'empêcher de faire une brève entrevue ici et là, on apprendra de la bouche de la sucrière Agathe l'indice qui promet une bonne année à la cabane: un printemps qui vient petit à petit, un degré à la fois. Trop de chaleur ruine l'eau d'érable...

Ainsi, de cabane à sucre en camp de pêche, on observe à travers les branches l'évolution de notre style de vie, parallèlement à l'élaboration d'une architecture vernaculaire, très identifiée à ce que le milieu offrait. Une véritable mosaïque en résulte, et selon l'angle sous lequel on la regarde, on peut s'y reconnaître ou s'y

VOIR PAGE D 2: CAZALAI

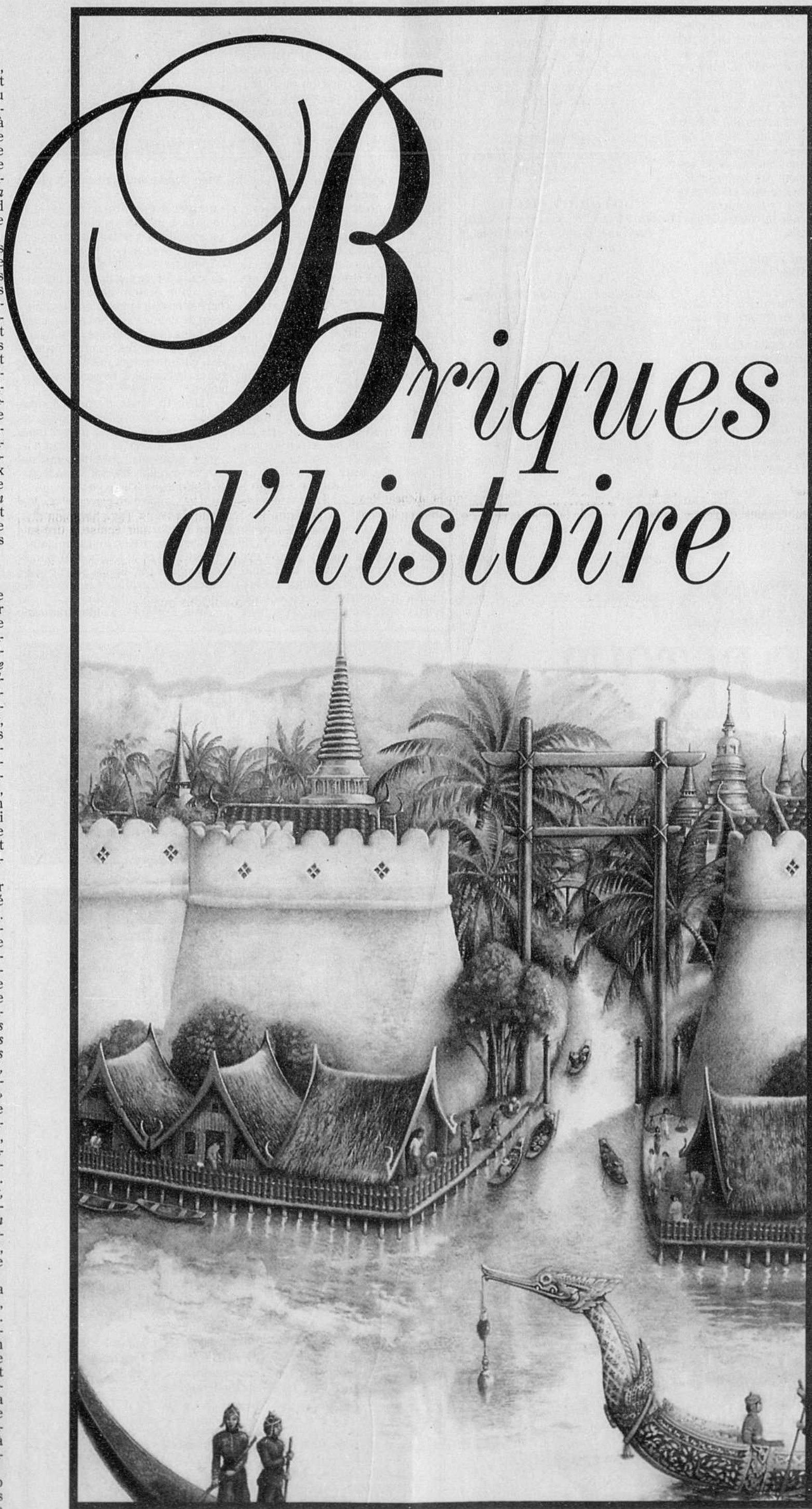


ILLUSTRATION JÉRÔME LO MONACO, EN COUVERTURE DU FAUCON DU SIAM
Le roman *Le Faucon du Siam* s'intéresse à ce royaume oriental dont toutes les archives ont été détruites au XVIII^e siècle par les envahisseurs birmanes.

Six romans historiques pour traverser les siècles et l'été

MARIE-CLAIRE GIRARD

Oui, la plage, le soleil, la mer, du temps pour lire et des choix à faire devant les piles de gros bouquins que proposent les étalages des librairies. Si les vacances représentent un moment privilégié pour s'adonner à ce vice impuni qu'est la lecture, nous ne sommes quand même pas dans l'obligation de bronzer idiots et de nous taper obligatoirement le dernier (et affligeant) Judith Krantz dans sa (très mauvaise) traduction française sous prétexte que le soleil tape fort et que nous voulons reposer nos neurones fatigués par onze mois de dur labeur.

Il y a en effet une plaisante solution de rechange et ce sont les romans historiques: des histoires d'amour à rebondissements sur toile de fond véridique qui nous permettent d'en apprendre un peu sur d'anciennes civilisations tout en vivant de concert avec les personnages des aventures inoubliables. La pile que j'ai sur mon bureau en est la preuve.

Rome, 1^{er} siècle av. J. C.

Puisqu'il faut commencer quelque part, allons-y par l'ordre chronologique. Colleen McCullough, la même des célèbres *Oiseaux se cachent pour mourir*, travaillait depuis sept ans à une vaste fresque romanesque relatant les bouleversements qu'a connus l'Empire romain. *Le Favori des dieux* nous transporte au premier siècle avant Jésus-Christ. Rome est déchirée par la guerre civile, Spartacus organise la révolte des esclaves et un jeune homme surdoué commence à faire sa marque dans l'univers politique complexe de ce qui deviendra un immense empire. Jules César, c'est de lui qu'il s'agit, n'a pas fini de fasciner historiens et romanciers, et Colleen McCullough avoue sans ambage que le personnage, à la fois opaque et limpide, constitue pour elle la plus attachante de cette époque grandiose et troublée. Son roman, étayé par une solide documentation, (Madame McCullough possède la bibliothèque historique consacrée à l'Antiquité la plus importante du continent australien) a l'immense mérite de sonner vrai, de retenir notre intérêt et de proposer des dialogues crédibles.

Et Jules César, personnage d'une inépuisable richesse, n'est pas le dernier responsable du goût et du plaisir que l'on prend à la lecture.

Constantinople, 425 ap. J. C.

Monique A. Berry a publié, il y a quelques années, *La Fête alexandrine*. Professeuse d'université elle se spécialise dans le roman historique et nous invite cette fois-ci à la suivre à Constantinople, en 425, où un jeune christianisme cherche encore sa voie et s'égare parfois sur des sentiers cahoteux alors que le pouvoir impérial apprend à composer avec cette force croissante. La narratrice, Thermantia, femme de médecin, riche et cultivée, voit sa vie bouleversée par une passion amoureuse qu'elle n'est pas prête à affronter. Monique Berry trace un portrait de la vie politique et sociale de cette époque dans un style ample, précis, tout en maniant l'art des descriptions somptueuses et en n'oubliant pas de conférer émotion et tendresse à des personnages qui pourraient, autrement, sembler bien loin de nous. *Passions byzantines* est peut-être un peu plus difficile d'accès au premier abord que d'autres romans du même genre, mais une fois qu'on y a pénétré il est malaisé d'en sortir.

Angleterre, XIV^e siècle

Faisons un petit saut dans le temps pour nous rendre en Angleterre à la fin du XIV^e siècle, à cette période du haut Moyen Âge caractérisée par les guerres, la peste et la peur de l'enfer, une époque tissée d'obscurantisme que Barry Unsworth, gagnant du Booker Prize en 1992, décrit avec maestria dans *Une affaire de moralité*. Une troupe de comédiens ambulants se produit dans de petits villages

VOIR PAGE D 2: HISTOIRE

LIVRES

HISTOIRE Aux quatre coins du monde

SUITE DE LA PAGE D 1

où ils constituent souvent la seule attraction annuelle et c'est dans l'une de ces bourgades qu'ils en viendront à jouer une pièce inspirée par un fait divers de l'endroit: le meurtre d'un adolescent tué par une jeune femme que l'on va bientôt pendre. C'est du spectacle que la vérité va surgir, devant des villageois stupéfaits, le tout étant raconté par un des membres de la troupe, un prêtre défrôqué qui s'intéresse à la nature humaine et voit l'occasion, à travers les artifices du théâtre, d'en découvrir davantage sur les motivations profondes des véritables acteurs de ce drame. Roman fascinant, rempli de la violence propre à moment de l'histoire, *Une affaire de moralité* ne se laisse pas oublier facilement.

Siam, 1679

Axel Aylwen est un spécialiste de l'histoire et des coutumes thaïlandaises. Son roman *Le Faucon du Siam* s'intéresse à ce royaume dont toutes les archives ont été détruites au XVIII^e siècle par les envahisseurs birmanes. Il reste cependant des faits extraordinaires qui ont traversé les âges et l'aventure que nous raconte Aylwen est de ceux-là. En 1679, un anglais d'origine grecque âgé de vingt-cinq ans, Constantin Phaulkon, arrive dans le royaume de Siam par le fait d'activités commerciales pratiquées pour le compte de la Compagnie des Indes occidentales. Séduit par cette civilisation d'un extrême raffinement, il en apprendra la langue et les coutumes et deviendra premier ministre dans ce royaume qui se veut fermé aux valeurs de l'Occident afin de préserver une intégrité de plus en plus menacée.

C'est donc le parcours d'un homme exceptionnel, curieux de tout et ouvert à tout, que nous raconte l'auteur du *Faucon du Siam*: le lecteur sera pétrifié d'admiration devant l'érudition transparaissant tout au long du roman et la facilité avec laquelle Axel Aylwen sait la communiquer.

Inde, XIX^e siècle

L'Inde coloniale est une intarissable source d'histoires de toutes sortes avec ses incroyables splendeurs côtoyant la plus abjecte pauvreté, la quintessence de sa sophistication allant de pair avec un système de castes ne laissant aucun espoir à ceux



qui sont nés du mauvais côté de la barrière sociale. Rebecca Ryman nous y convie, dans cette Inde coloniale de la fin du XIX^e siècle, où il ne fait pas bon être métis, ce qui est le cas de Maya, fille d'une anglaise et d'un eurasiens. Sur le point d'épouser un anglais de bonne famille, la jeune fille se verra confrontée à de lourds secrets et elle apprendra sur son père, tenu responsable des émeutes sanglantes de 1857 contre l'occupant britannique, des vérités qu'elle aurait peut-être préféré ignorer afin de conserver sa tranquillité d'âme. On entend peu parler de cette période lorsqu'on lit sur l'Inde, le Mahatma Gandhi conservant toujours son immense pouvoir de fascination, et c'est justement là l'intérêt du *Voile de l'illusion* que de mettre en lumière cette période riche en événements où des êtres qui n'étaient pas responsables de la couleur de leur peau ont aimé et souffert au cœur de conjonctures et de circonstances qui les ont laissés marqués à jamais.

Constantinople (bis), 1898/1899

Rebecca, la narratrice des *Eaux douces d'Europe* se retrouve elle aussi au cœur de la tourmente et de l'histoire et possède également des origines exceptionnelles: orientale et juive, elle naît à Constantinople en 1898, ou 1899, elle n'est pas sûre de l'année, et vivra écartelée entre la langue maternelle espagnole de son enfance et son attirance pour la culture française. N'acceptant pas son destin, elle partira à la conquête de la liberté à travers l'Asie, l'Europe et l'Amérique,

se mariant deux fois, élevant les enfants de sa sœur morte, et écrivant, d'abord pour gagner sa vie, puis, y prenant goût, pour raconter son existence et ses errances. Elle dira qu'on a dépossédé son peuple de son âme et que, elle, Rebecca, s'est donnée comme mission de la retrouver. L'histoire se termine en 1933, lorsque Hitler prend le pouvoir en Allemagne, et l'auteur Brigitte Peskine avait sûrement une idée derrière la tête en choisissant ce moment: *Les Eaux douces d'Europe* est un beau livre à l'écriture sensible, rempli de personnages attachants. C'est pourquoi on aimerait bien qu'il y ait une suite.

Montréal, maintenant

L'Histoire étant un amas de petites histoires qui ont fini par constituer la grande, il n'est pas étonnant de constater la pérennité de ce type de romans. Se faire plaisir c'est aussi apprendre, tout en étant emporté dans un ailleurs qui a véritablement existé, nous portant à réfléchir sur le fait que les êtres humains, de tout temps, ont connu les mêmes désarrois que les hommes de la fin de ce siècle.

LE FAVORI DES DIEUX

Colleen McCullough, traduit de l'anglais par François Thibault et Marie-Lise Hieaux-Heitzmann, L'Archipel, Paris, 1996, 445 pages

PASSIONS BYZANTINES

Monique A. Berry, Albin Michel, Paris, 1996, 375 pages

UNE AFFAIRE DE MORALITÉ

Barry Unsworth, traduit de l'anglais par Anne Damour, Albin Michel, Paris, 1996, 260 pages

LE FAUCON DU SIAM

Axel Aylwen, traduit de l'anglais par Jean Rosenthal, Anne Carrière, Paris, 1996, 641 pages

LE VOILE DE L'ILLUSION

Rebecca Ryman, traduit de l'américain par Régina Langer, Belfond, Paris, 1996, 599 pages

LES EAUX DOUCES D'EUROPE

Brigitte Peskine, Le Seuil, Paris, 1996, 379 pages

UNIVERS D'ÉCRITURE

L'entreprise collective

Avant d'affronter son éditeur, Anne Dandurand s'arme de l'avis préalable d'une douzaine de ses amis

Cet été, *Le Devoir* devient indiscret et se fait inviter dans l'univers d'auteurs québécois, histoire de savoir quel environnement inspirent les petits et grands chefs-d'œuvre de notre littérature. Cette semaine, nous rencontrons Anne Dandurand, auteure de plusieurs nouvelles et maintenant lancée corps et âme dans le polar.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Pour la nostalgie ou le folklore de la chose, certains auteurs ont conservé l'habitude d'écrire à la main ou de dactylographier. D'autres encore ne songeraient jamais à travailler dans un petit appartement à deux pas du centre-ville: il leur faut quelques acres d'une forêt épaisse à regarder ou le mugissement de la vague dans l'oreille. Pas Anne Dandurand. Quand on vit du bien-être social pour se consacrer entièrement à son œuvre, le chalet dans un cadre idyllique, mieux vaut y renoncer...

«Si je vivais dans un autre pays, j'aurais assez de lecteurs pour vivre au moins misérablement. Mais comme au Québec, le livre doit disputer sa place au livre français, je n'ai pas le choix...»

Ce n'est ni une plainte, ni une critique. Anne Dandurand a déjà été journaliste, actrice. Aujourd'hui, elle n'a plus envie de se disperser, malgré l'attitude parfois condescendante d'agents du bien-être social en voyant s'approcher cette célébrité médiatique à leur guichet...

Depuis qu'elle s'est lancée dans le polar, Anne Dandurand vit de nuit, «un luxe que peuvent seulement se permettre ceux qui n'ont ni enfants ni emploi de jour». La nuit, elle ne voit pas le temps passer. «La nuit, c'est comme... égal, tellement calme. Mais il fut un temps où je me levais à quatre heures du matin, prête à commencer ma journée.»

En digne auteure de cette fin de siècle, Anne Dandurand a pris le virage technologique: un ordinateur portable, un télécopieur, une radio et un fauteuil orthopédique (genre chaise de dentiste) composent son univers. Le télécopieur, c'est pour



PHOTO JACQUES NADEAU

Anne Dandurand écrit à deux pas du centre-ville.

envoyer à une douzaine de «témoins», à mesure qu'elle les termine, chacun des chapitres de ses romans en construction. Facile d'identifier ses relecteurs, remerciés à la fin de ses livres et choisis en raison de leur capacité rare à faire preuve à la fois d'impitoyabilité et de délicatesse. Ses amis, aussi bien des gens ordinaires qui lisent rarement que des «professionnels de l'écriture» sont ainsi appelés à juger de la qualité de son travail en cours.

«De cette façon, quand j'apporte mon travail à mon éditeur et qu'il me fait un reproche, je peux utiliser mon «bouclier humain» et lui balancer à la figure qu'aucun de mes «témoins» ne m'a fait pareille observation en lecture préliminaire.»

Avant la mise en place de ce système d'envoi massif, Anne Dandurand faisait partie d'un quatuor d'écrivaines (avec Flora Bolzano, Hélène Rioux et Claire Dé) qui, à intervalles réguliers, se rencontraient pour critiquer le travail de chacune, phrase par phrase.

Anne Dandurand mène toujours

deux projets d'écriture de front. «Il y a le roman en cours, puis le roman en préparation, qui nécessite environ deux ans de recherche livresque ou auprès d'experts. «Pour le polar, il faut connaître au moins un avocat, un policier et un médecin», signale-t-elle.

Malgré ces précautions, *La Marquise ensablée* a été accueilli avec une brique et un fanal par la presse culturelle. «Dans ces moments-là, je me remémore cette petite phrase d'un ami critique: «Un critique brosse toujours son autoportrait dans ses écrits». Ça me calme de me le rappeler. Pour le reste, je m'accorde vingt-quatre heures pour pleurer.»

Puis, elle se remet à la tâche. Elle se fonde dans sa chaise de dentiste qu'elle incline, avec sur ses genoux son portatif, à portée de bras ses dictionnaires et sa radio. À chaque roman ses chansons, qu'elle met beaucoup de temps à choisir. Tom Waits et Willie Dixon l'ont accompagnée pour la *Marquise ensablée*, Miles Davis a pris leur relève pour son prochain polar, n'en déplaisent aux critiques.

Libre Expression

ENFIN DE RETOUR

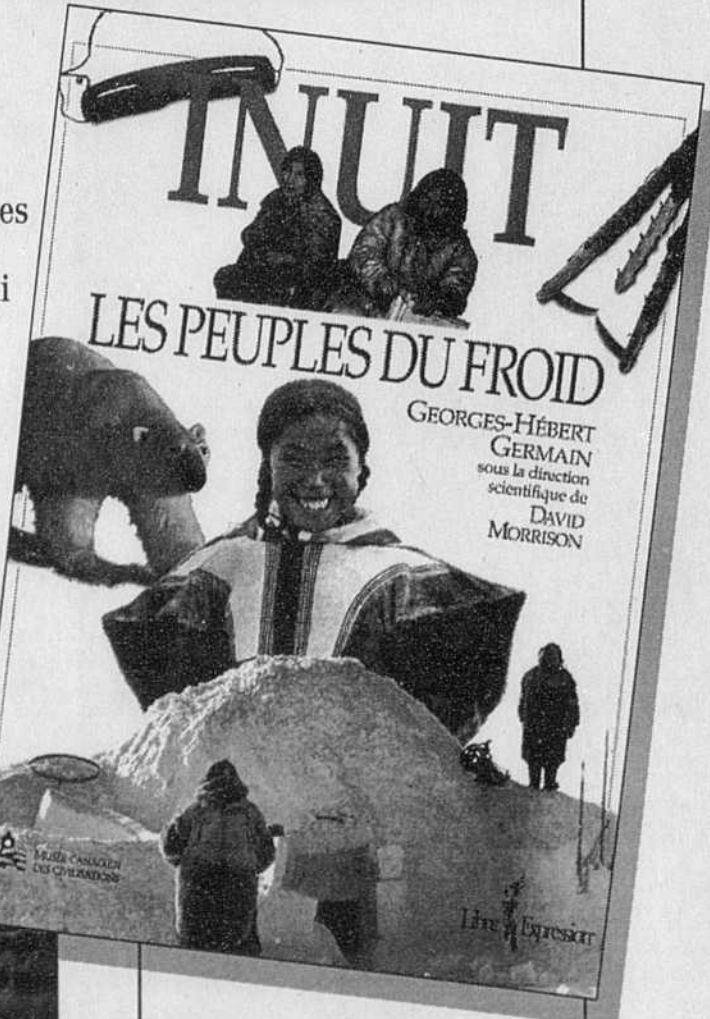
INUIT

Les peuples du froid:

de retour dans toutes les librairies après un grand succès qui les a entraînés de par le monde.

«...un des plus réussis des beaux livres récents.»

Bruno Boutot
Production Imprimé



«...pour l'amour du beau.»

Anne-Marie Voisard
Le Soleil

«GEORGES-HÉBERT GERMAIN décrit avec autant de finesse les rapports entre les sexes, la beauté d'un aurore boréale, les techniques de construction d'un iglou...»

Dominique Paupardin
La Presse

«Un formidable ouvrage de vulgarisation, dans le sens noble du terme.»

Stéphane Baillargeon
Le Devoir

PRIX
MONTREAL-GENEVE 1996

Une édition reliée, 160 pages couleurs et plus de 225 éléments iconographiques, dont 62 illustrations originales de FRÉDÉRIC BACK

34,95 \$

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mtl
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

BEST-SELLERS

CETTE SEMAINE CHEZ
Librairie du soleil

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. LE SECOND VIOLON, Yves Beauchemin — éd. Québec/Amérique
2. LE PAYS SANS CHAPEAU, Dany Laferrière — Lancôt éditeur
3. OÙ VONT LES SIZERINS FLAMMÉS EN ÉTÉ?, Robert Lalonde — éd. Boréal
4. LES CAHIERS D'ISABELLE FOREST, Sylvie Chaput — éd. L'instant même

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LUCIEN BOUCHARD, EN ATTENDANT LA SUITE, Michel Vastel — Lancôt éditeur
2. LE TOUR DE MA VIE EN 80 ANS, Marguerite Lescop — éd. Marguerite Lescop
3. LE GÉNIE QUÉBÉCOIS - HISTOIRE D'UNE CONQUÊTE, Georges-Hébert Germain — éd. Libre Expression

ROMANS ÉTRANGERS

1. LA MAISON DU CLAIR DE LUNE, Mary Higgins Clark — éd. Albin Michel
2. HYMNES À L'AMOUR, Anne Wiazensky — éd. Gallimard
3. HOTEL PASTIS, Peter Mayle — éd. NIL
4. RÉVOLUTION DES FOURMIS, Bernard Werber — éd. Albin Michel

ESSAIS ÉTRANGERS

1. MÉMOIRES INTERROMPUS, François Mitterrand — éd. Odile Jacob
2. LA PLUS BELLE HISTOIRE DU MONDE - LES SECRETS DE NOS ORIGINES, Hubert Reeves, Joel De Rosnay, Yves Coppens, Dominique Simonnel — éd. Seuil
3. HÉRGE, Pierre Assouline — éd. Plon

LIVRE JEUNESSE

1. BABE LE COCHON DEVENU BERGER, Dick King-Smith — éd. Gallimard

LIVRES PRATIQUES

1. LES ARBRES DU CANADA, John Laird Farrar — éd. Fides
2. GUIDES DES ARBRES ET PLANTES À FEUILLAGE DÉCORATIF, Benoît Prieur — éd. de l'Homme

LE COUP DE CŒUR

1. INDÉPENDANCE, Richard Ford — éd. De l'Olivier

Place Fleur-de-Lys 434, Boul. St-Joseph, Hull J8Y 3Y7 (819) 595-2414
Terrasses de la Savane 25, chemin de la Savane, Gatineau J8T 8A4 (819) 246-3660
321, rue Dalhousie, Ottawa K1N 7G1 (613) 241-6999

CAZELAIS

De cabane à sucre en camp de pêche

SUITE DE LA PAGE D 1

trouver exotique. Le message de M. Cazalais passe en douceur: «Le patrimoine, c'est pas simplement les maisons de la Place Royale à Québec, le château Ramezay ou l'église qui a gardé des peintures d'Ozias Leduc. Notre patrimoine, c'est ce dans quoi on a vécu, ce que mon père a fait, pis mon grand-père, pis votre grand-père...»

MA CABANE AU QUÉBEC

Normand Cazalais, Éditions du Trécaré, 1996, 190 pages

PHOTO LE DEVOIR
Normand Cazalais

LIBRAIRIE HERMÈS

Depuis 1976

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tel.: 274-3669 téléc.: 274-3660

LIVRES

FEUILLETON

Le rossignol du ghetto

LE MUR ENTRE NOUS
Tecia Werbowska
Traduit du polonais par Martin Gipet
Collection «Un endroit où aller»,
Actes Sud, 1995, 70 pages

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

En littérature, il y a ceux qui font long et ceux qui font court. De tout pour tous, quoi. Certains écrivains vous infligent des pavés de 600 pages qui vous laissent sur votre faim. Parce qu'ils n'ont rien à dire. D'autres, dans la foulée des Duras, Tourgeniev ou Bobin, vous rassasient, vous assomment, vous éblouissent en 70 pages. Tecia Werbowska, une Mont-réalaise d'origine polonaise, est de ceux-là.

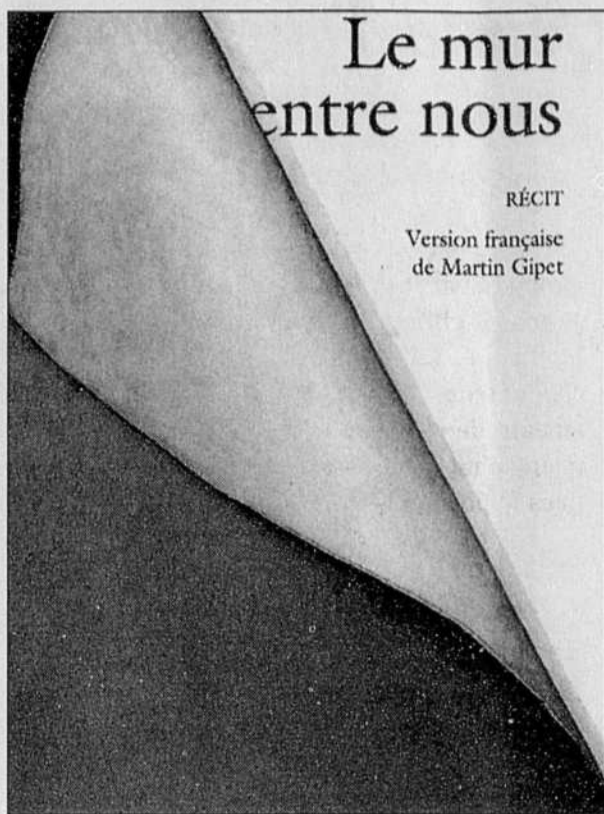
Exégète de la grande Nina Berberova, elle a un jour écrit à l'éditeur Hubert Nyssen afin de lui proposer une biographie de la romancière russe. Sa démarche fut vaine, du moins temporairement. Car leur correspondance s'est poursuivie. Mme Werbowska lui a plus tard soumis ce court récit, *Le Mur entre nous*. Et Nyssen, enthousiaste, l'a publié. Depuis, le livre fait son chemin, porté par une critique française chaleureuse. On l'a traduit en italien (*Il muro tra di noi*); un cinéaste tchèque le portera à l'écran. Le club Québec-Loisirs l'a inscrit à son catalogue tout récemment.

Ce petit livre d'une rare densité et d'une immense efficacité raconte le destin d'Iréna Golebiowska, la narratrice, née Estera Sternschuss en 1941, exilée à Montréal depuis 1968. Les premiers mois de sa vie d'enfant juif, en pleine guerre, se passent donc dans un ghetto. Son père, qui faisait de la résistance, fut abattu. Un de ses compagnons, un Polonais du nom de Jacek, réussit à contacter sa mère dans le ghetto et à faire sortir l'enfant, cachée sous la bâche d'un camion. Iréna vivra heureuse dans sa famille adoptive. Amoureuse de Jacek, sa mère (Klara), celle que l'on appelait «le rossignol du ghetto» tant sa voix était belle, renoncera à le rejoindre. Ce sera son drame.

En juin 1959, le soir de ses dix-huit ans, Iréna apprend tout sur ses origines. «Le monde ne s'écroule pas. Il bascule», dira-t-elle. Elle monte au grenier où l'attend, dans un baluchon, un paquet que sa mère avait laissé à son attention. Elle y trouve d'abord une enveloppe marquée «cyanure» et trois capsules. C'est que, dans le ghetto, quelques juifs chanceux possédaient de telles capsules dans l'espoir de se procurer, au besoin, un ultime soulagement. Iréna découvrira aussi, et surtout, une copie d'un manuscrit de sa mère racontant son amour douloureux pour Jacek. Klara demande à sa fille de le faire publier, au cas où sa meilleure amie, Zofia Lass, à qui elle a confié l'original, se ferait arrêter par les Allemands.

Une imposture

La vérité écrase tout à coup Iréna. C'est là que le récit prend tout son envol. Elle découvre l'imposture. La «célèbre» Zofia Lass, mille fois récompensée pour son succès de librairie *Le Mur entre nous*, s'était donc appropriée l'histoire de sa mère. L'ouvrage a été traduit en quinze langues, lui a valu le Femina et une renommée mondiale qui lui a ouvert les portes de l'Unesco où elle occupe de hautes fonctions. «Je suis la femme d'une œuvre. *Le Mur entre nous* est mon chef-d'œuvre et je m'arrêterai là», répétait-elle aux journalistes. Et pour cause! La belle affaire! C'est ainsi que Zofia Lass, cette «ordure», ce «bourreau», est entrée dans la vie de la narratrice Iréna. Elle avait assassiné son souvenir. Elle l'avait dépossédée de son âme et de sa voix. Iréna allait, à partir de ce jour, la traquer patiemment, la tuer, animée d'un profond désir de vengeance. Tout le récit s'organisera alors autour de cet obsessif dessein, sans jamais dévier de sa trajectoire. Elle la cherchera sans



Le mur
entre nous

RÉCIT
Version française
de Martin Gipet

répét, empruntant aux techniques les plus raffinées du journalisme d'enquête. Elle la rencontrera finalement un jour, à Prague. Il serait obscène de raconter la suite. Disons simplement que les trois capsules de cyanure, au début du récit, n'y étaient pas pour rien...

A peine soixante-dix pages, disions-nous. Le contrat d'édition était plus épais que le manuscrit. «Les gens n'ont plus le temps de lire Proust. Ils adorent ces petits romans qui se lisent en une heure», se défend Tecia Werbowska. A peine soixante-dix pages, un style lapidaire, mais une prose d'une telle profondeur. Ça foisonne. De la tristesse, de la passion, de la haine. De superbes réflexions, aussi, sur l'identité juive, sur la solitude de l'exil, sur l'intérieur de l'émigré: «La plupart des gens sont des plantes en pot. Ils poussent au-dessus de leurs racines. Moi je me sens transplantée, arrachée, exclue pathétique, un rebut qui, un temps, a soigné des cavités...» Une écriture elliptique, économique, au service d'un humour grinçant, un tantinet cynique. Un regard ironique sur son nouveau pays: «Mes tentatives de validation de diplômes n'ont pas abouti. Le Canada protège mieux ses dentistes que les dents de ses concitoyens.» De superbes mots pour Prague, aussi, le pays qui a donné le jour à Kafka, Rilke et Werfel, ceux que l'auteur voit dans ses rêves: «Si on ne peut pas naître à Prague, il faudrait au moins pouvoir y mourir... Ma place sera dans ce cimetière, près de Kafka et ses sœurs...»

À peine
soixante-dix
pages,
un style
lapidaire,
mais
une prose
d'une telle
profondeur

Quelques mots sur l'auteur

Tecia Werbowska n'est pas née à Prague. Elle a vu le jour à Lwow, en Pologne, tout près de l'Ukraine. Venue s'établir au Canada en 1968, elle a longtemps été travailleuse sociale à Notre-Dame-de-Grâce. Cette expérience lui a d'ailleurs inspiré les deux recueils de nouvelles, parus en anglais à Toronto, qu'elle a commis avant *Le Mur entre nous*. Elle vit à Côte-des-Neiges et se consacre dorénavant exclusivement à l'écriture. Entre deux sauts à Prague, la ville qu'elle aime tant.

Quand même étrange, n'est-ce pas? On salue son récit en France. On le traduit en Italie. Alors qu'ici, le livre de Tecia Werbowska, paru il y a quelques mois, est vite tombé dans l'oubli. Mais quel est donc ce «mur entre nous»?

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

La vie au détour

L'AMOUR, ENCORE

Doris Lessing
Albin Michel, 1996, 402 pages

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR



Doris Lessing

PHOTO ARCHIVES

Doris Lessing est une écrivain qui a du souffle. Elle nous donne, à 77 ans, *L'Amour, encore*, un texte qui explore la vie intérieure d'une femme de 65 ans, aux prises avec une sexualité s'accommodant difficilement de son âge. Par son ironique introspection, cet ouvrage n'est pas sans rapport avec *Le Carnet d'or*. A l'image de plusieurs romans britanniques, le dernier-né de la grande écrivaine démarre lentement, laissant ainsi au lecteur le temps d'appréhender une ambiance, celle du monde des émotions. On pénètre en douceur dans cet univers sans complaisance, et on y reste. Seules quelques malheureuses tournures de traduction refroidiront le lecteur.

L'héroïne, Sarah, est une productrice de théâtre qui vient d'écrire une pièce autour du personnage de Julie Vairon, une Française et Martiniquaise ayant vécu à la fin du siècle dernier, musicienne, artiste, femme libre avant l'heure, qui eut des amants et connut le désespoir.

Autour du travail de préparation de l'œuvre se forme un groupe qui se laisse gagner par l'environnement fortement romantique de la pièce. Se développent alors, le temps de la production, des alliances, des affinités, des attirances.

Sarah, dont le mari est mort il y a trente ans et qui a élevé ses deux enfants seule, a toujours été, lui semble-t-il, une femme raisonnable, équilibrée, ayant renoncé sans difficulté particulière aux rebondissements en forme de montagnes russes de la passion et du désir.

Le point
de vue
d'une femme
qui vieillit et
tente d'éviter
l'amertume

Mais voilà, les émotions vont rattraper Sarah au détour, sans que cette dernière n'y puisse opposer grand-chose autre que son ironie, sa lucidité, fidèles compagnes qui ne lui seront que d'un bien piètre secours. Pour une telle femme, habituée à travailler dur, à prendre ses responsabilités, le désarroi est total. D'autant plus que la privation devient soudainement intolérable.

Sarah tombe d'abord amoureuse de Bill, un jeune acteur d'une vitalité animale, qui joue à aimer les femmes mais qui aime les hommes, puis de Henry, un metteur en scène de 35 ans, marié et père d'un gamin de trois ans. «Il y a des hommes, dit-elle de Henry à sa première rencontre, qui, tels des poissons à demies-adultes, attachés à des membranes vitellines, transportent l'ombre de leur mère, visible aussitôt par un excès de méfiance et une disposition au soupçon.»

Cette position géographique de la mère par rapport à son enfant est capitale et Sarah ne l'ignore pas. D'ailleurs, c'est dans sa propre petite

enfance que le trouble amoureux de l'héroïne la ramènera, son chagrin lui ouvrant un chemin jusqu'au peu accessible. Doris Lessing nous offre le point de vue d'une femme qui vieillit et tente d'éviter l'amertume, négociant le virage le plus ardu de sa vie; elle nous offre également une proposition sur l'importance des premières relations familiales que le lecteur serait bien mal avisé de réduire à du sous-Freud.

Une autobiographie?

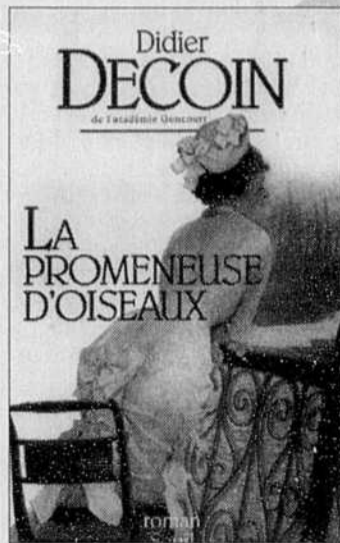
Ce dernier ouvrage n'est pas sans rappeler la propre vie de l'auteur. Comme son héroïne, Doris Lessing a eu un petit frère qui fut immédiatement le préféré de sa mère. Comme Sarah, elle en souffrit considérablement. Sarah a elle-même deux grands enfants, un garçon et une fille, dont elle ne parle pas, ce qui est tout à fait étrange dans un contexte de réflexion sur les racines et les habitudes familiales.

Banal roman sur une femme trop raisonnable? Oh que non. La banalité ne convient pas à Doris Lessing, écrivain britannique née en Perse (Iran), ayant passé une partie de sa vie en Rhodesie (Zimbabwe), ayant commencé à écrire très jeune et connu le succès à son retour en Grande-Bretagne, d'abord avec *The Grass Singing*, puis la consécration avec *Le Carnet d'or* dont les féministes s'emparèrent pour en faire ni plus ni moins leur manifeste, à la plus grande surprise de son auteur. Il est vrai qu'elle y proposait un portrait de femme original et complexe.

Dans la préface de l'édition de 1972, l'auteur expliquait qu'elle avait avant tout voulu s'attarder aux riches ressources intérieures accessibles à ceux qui sont atteints de dépression nerveuse.

Son dernier roman traduit les mêmes préoccupations, soit la souffrance intérieure et les manières d'y remédier sans renoncer à la vie.

L'été SEUIL



Didier
DECOIN

Sarah en quête éperdue de son amour

«Disons-le tout de suite, avec ses héros courageux, simples et fidèles, Didier Decoin est une exception dans le paysage littéraire français.»

Christian Roux, LE DEVOIR

ROMAN
400 pages - 34,95 \$



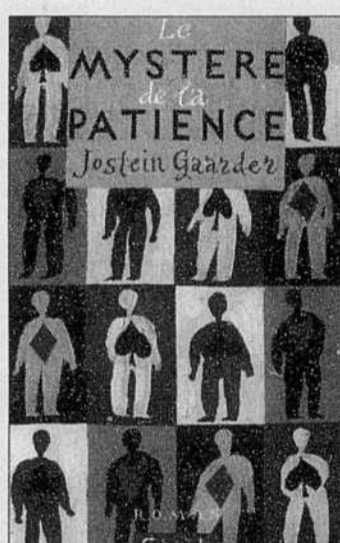
John
LE CARRÉ

Le roman d'espionnage de l'année

«Notre jeu», c'est passionné, c'est brillant, c'est désabusé. C'est le meilleur Le Carré depuis «Un pur espion».

Trufo Misto, LE DEVOIR

ESPIONNAGE
365 pages - 29,95 \$



Jostein
GAARDER

Par l'auteur du «Monde de Sophie»

Inventif, intrigant, passionnant, «Le Mystère de la patience» est aussi une initiation subtile aux grandes questions de la philosophie: «Qui sommes-nous? D'où venons-nous?»

RÉCIT
384 pages - 39,95 \$



David
GUTERSON

Neiges noires...

«Ce livre sera un best-seller. Il en a toutes les qualités.»

Frédéric Vitoux, LE NOUVEL OBSERVATEUR

ROMAN
384 pages - 29,95 \$

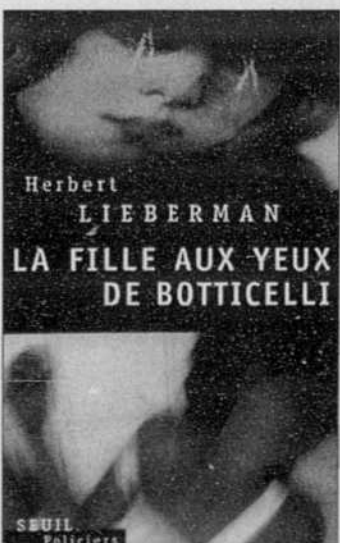


Anthony
HYDE

Un univers vénéneux, excitant et terrifiant

L'auteur tisse une intrigue qui se complique à plaisir au fil des pages, à mesure que le protagoniste s'enfonce dans la boue et les splendeurs d'un passé déjà lointain. Une fois la boîte de Pandore ouverte, il n'y a plus moyen de la refermer.

POLAR - 320 pages - 27,95 \$



Herbert
LIEBERMAN

«Histoires» de l'art vues par Lieberman

«Chaque parution de Lieberman marque la littérature policière d'une griffe unique. Cette fois-ci encore, l'auteur a trempé sa plume dans une encre de grand cru.»

POLAR
408 pages - 29,95 \$

Camille Bouchard, LE DROIT

Les Éditions du Seuil

LIVRES

La page d'écriture

Mary Lacatoze

Une nouvelle de Gérald Tougas

Le Devoir publie cet été des nouvelles d'auteurs québécois. Place cette semaine à un texte récent de Gérald Tougas.

La plupart des gens ont un besoin éfrayant de fête!
Anne Hébert

Il y a au nord de Sainte-Luce une longue route toute droite de terre battue à travers champs, qu'on désigne sous le nom de chemin de la Calédonie et au bout de laquelle on trouve une bourgade d'une douzaine de maisons de ferme éparpillées dans la plaine, un embryon de village qui ne s'est pas rendu à terme, et qui faute d'une appellation officielle a pris aussi le nom de Calédonie. Mary Lacatoze venait de Calédonie. Non qu'elle y fût née, c'était seulement son dernier lieu de séjour connu. Personne ne savait d'où elle était vraiment, sauf d'ici et de là dans les fermes de la contrée avant de se trouver à Calédonie; mais pour l'origine première véritable, le pays, la nationalité: rien, la brume. Elle parlait l'anglais avec un accent français, le français avec un accent anglais et deux ou trois autres langues que certains, Ukrainiens, Allemands, disaient être le hongrois ou le polonais, alors que d'autres, tout aussi connaisseurs, prétendaient que cela ressemblait à l'espagnol, à l'italien ou au roumain. Il ne fallait pas compter sur elle pour éclaircir le mystère. Au contraire, elle s'employait à l'épaissir comme si elle avait voulu, en se taisant ou en vous lançant sur une fausse piste par dire n'importe quoi, faire un contrepoids de sérieux à la drôlerie de son nom que chacun s'amusait à déformer. A court d'hypothèses, on la disait romani-chelle, gypsy. Elle était bonne, comme on dit, avec les enfants et s'était en quelque sorte spécialisée en relevailles. Dans ses bras, le mioche le plus maussade, le plus horrible nouveau-né de visage ou en criaileries répondait par des risettes à l'inépuisable variété de ses grimaces d'amour, rimettes, chansons et autres guillis-guilis. Aux plus vieux, elle distribuait taloches ou bonbons selon une juste évaluation des torts

et mérites. Elle desserrait la discipline dans les familles trop sévères, serrait la vis au contraire dans celles où régnait un coupable abandon et dans tous les cas avait tôt fait d'établir son régime. D'un patron à l'autre on la recommandait en disant, à quelques variantes près, bon, oui, elle est bizarre, inquiétante parfois, et elle ne pense pas comme nous, et son sacré nom Lacatoze, Lacadose, Lacatoche, Lacadoux, mais attention, elle sait ce qu'elle fait, elle met de l'ordre, et pas rechignante au travail.

Ce fut un concours de circonstances qui la conduisit de la maison des Mondor de Calédonie à celle des Hamelin de Sainte-Luce, la maison des Mondor ayant été la proie des flammes, et madame Hamelin en couches ne pouvant pas faire appel à sa sœur habituelle, elle-même sur le point d'accoucher. Mary Lacatoze était la seule femme de peine disponible, à quoi elle dut d'être engagée, car chez les Hamelin on se méfiait des étrangers qu'on appelait d'ailleurs des étrangers. Elle lut dans les yeux de ses nouveaux maîtres les réticences, les hésitations, les doutes, comprit facilement qu'elle n'était qu'un pis-aller, un bouche-trou de rechange. Elle ne s'en offusqua pas, mais elle écouta avec moins de patience la liste réitérée parallèle des faites ci et ne faites pas ça. Elle n'appréciait guère qu'on prétende lui apprendre son métier. Elle verrait bien, elle jugerait par elle-même, qu'on lui laisse au moins le temps de vider sa valise. Pensaient-ils qu'elle avait un muscle entre les deux oreilles au lieu de matière grise? Mais quand on est femme de peine, femme de ménage, bonne à tout faire, gardienne d'enfants, on marche sur son orgueil, c'est même la seule façon de continuer sa route, la vertu première. Reste que les Hamelin virent dans ses yeux à elle, leur battement de cils d'agacement et le corps tout droit, un peu crispé, venir le moment où elle les verrait promener, et ils se turent. Tout penauds du contraste, car elle n'avait

pas dit un mot. Première petite victoire, sans coup férir, à moins de le dire feutré.

On était neuf enfants chez les Hamelin. Étaient nés d'abord quatre garçons d'affilée puis, comme si la chaîne de montage avait changé de géranche, cinq filles. C'étaient de vrais diables, les garçons surtout qui, en vrais garçons, jouaient pour la galerie des filles, lesquelles, plus jeunes et moins braves, se contentaient, en attendant de grandir en audace, d'applaudir à tous leurs mauvais coups. Ils étaient fourbes, cruels, menteurs, vicieux, enfin de vrais enfants sains et normaux puisqu'ils étaient sans hypocrisie de parfaits pervers polymorphes, comme on dit dans les cercles huppés. Leur propension au mal et à la déviance, soit dit pour prendre le point de vue des gens bien, prenait vigueur à l'encontre d'innombrables lois et tabous très particuliers à la famille et ajoutés aux commandements de Dieu et de l'Église. Mary Lacatoze les trouva d'emblée plus sympathiques que leurs parents. En femme d'expérience, elle sut cependant du premier coup d'œil qu'elle avait affaire à forte partie. Elle en éprouva, mais avec plus de force et d'acuité, son trac habituel de comédienne qu'elle ressentait à l'entrée de chaque nouvelle maison, de grands papillons anglais dans l'estomac, plus remuants que jamais. Un bon énervement, elle le savait, de ceux qui au lieu de paralyser allument une belle flambée de sang dans les veines. D'être sur le qui-vive rendait plus vifs ses grands yeux bleus, comme plus concentrée son allure, plus leste la main à torcher et moucher la marmaille. Elle fut d'abord extraordinaire de précision et d'économie dans tous les gestes physiques et de sa tâche. Un robot n'aurait pas mieux raclé les carottes, tranché les oignons et les navets ni versé à chacun sans bavure son bol de soupe, de soupaine ou de Puffed Wheat. Presque muette les premiers jours, rien que des oui, des non, voulant s'assurer le point d'appui d'une mécanique sans défaut avant

VOIR SUITE PAGE D 5



PHOTOGRAPHES AMATEURS

LE DEVOIR s'associe à KINSA pour vous offrir le grand concours des prix internationaux KODAK sous le thème *Action*



Passez à l'**ACTION!**

Envoyez votre photo au concours KINSA-Le Devoir
Vous pourriez remporter le grand prix de 10 000 \$ US*

Les épreuves doivent être envoyées à l'adresse suivante:

Concours KINSA-Le Devoir, 2050 rue De Bleury, 9^e étage, Montréal (Québec) H3A 3M9

Les prix seront attribués par un jury qui sélectionnera les meilleures photos d'action (sports, loisirs, vie quotidienne, etc...). Le Devoir publiera une sélection des photos soumises tous les mardis, du 23 juillet au 20 août 1996 inclusivement. Les photos doivent avoir été reçues au Devoir le 11 août 1996 au plus tard, le cachet de la poste en faisant foi. Les gagnants seront avisés par téléphone et devront répondre à une question de connaissances générales. **Toutes les photos soumises deviennent la propriété des organisateurs et ne seront pas retournées.** Les règlements (tels que déposés à la Régie des alcools des courses et des jeux) du concours sont disponibles aux bureaux du Devoir. Les finalistes consentent à la publication de leurs photos sans aucune rémunération.

1^{er} prix: Un séjour de deux nuits pour deux personnes, au Relais & Châteaux L'Eau à la Bouche, à Sainte-Adèle, d'une valeur de 495 \$.

2^e prix: Un bon d'achat pour de l'équipement photographique chez L. L. Lozeau limitée d'une valeur de 350 \$.

3^e prix: Un bon d'achat pour de l'équipement photographique chez L. L. Lozeau limitée d'une valeur de 150 \$.

En plus, cinq autres participants recevront des accessoires Kodak.

Les photos de ces huit gagnants seront soumises par Le Devoir au concours Les Prix internationaux Kodak pour les instantanés journalistiques (KINSA). La valeur totale des 257 prix remis à ce concours est de 52 500 \$US dont un grand prix de 10 000 \$US. Pour être soumises au concours KINSA, les photos devront avoir été réalisées au moyen d'un film Kodak et tirées sur du papier Kodak. Les participants devront attester avoir pris eux-mêmes la photo. Les règlements officiels de ce concours seront publiés à deux reprises dans nos pages.

Breve description du sujet

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Téléphone



Hôtel-Restaurant
RELAIS & CHATEAUX
L'Eau à la Bouche
Sainte-Adèle, Laurentides

6229, rue Saint-Hubert, Montréal
L. L. Lozeau

LE DEVOIR

Les fac-similés ne sont pas acceptés.

L'été,

[BEAU TEMPS, MAUVAIS TEMPS]

c'est toujours
un peu spécial.



Conférence
internationale
sur le SIDA

8 juillet,
18 h et 21 h 30

9 au 11 juillet,
21 h 30

12 juillet,
18 h

Et quand c'est vraiment spécial,
vous le voyez

[EN DIRECT SUR RDI]



L'information continue
Offert sur le câble

LIVRES

MARY LACATOZE

«Il fallait rentrer dans la ronde, entrer dans la fête...»

SUITE DE LA PAGE D4

L'aventure des paroles, elle attendait, dans ce mélange de confiance, d'impatience et de doute qui fait les champions, la mise à l'épreuve, l'affrontement inévitable. Non avec l'ennemi, car c'étaient des enfants et elle aimait tous les enfants, mais la vie est une jungle et un jeu, même avec ceux qu'on aime il faut défendre sa peau. Elle les observait en silence, qui l'observaient en murmurant dans les coins pleins de ricanements étouffés pour la forme des Mary Lacatoze Lacadoux puérils et devenant plus timides de ne provoquer aucune réaction mesurable.

Hasard, ou calcul pour savoir ce qu'elle avait dans le chaudron, toujours est-il qu'une semaine exactement après l'arrivée de Mary Lacatoze les parents s'absentèrent de la maison. L'occasion ou le prétexte de cette sortie commune inhabituelle était l'Exposition agricole annuelle de Sainte-Luce, où le mari voulait soi-disant aller voir des chevaux, des taureaux, des légumes, et madame Hamelin, plus sincère et suffisamment remise de ses travaux de parturiente, annuels aussi, aller voir enfin du monde!

C'était un dimanche. Une belle journée de fin d'août, chaude comme une de la canicule de juillet, mais sans humidité, lisse et bleue comme une oreille de charrie. Le soleil incendiait tout l'espace du ciel immense et, à ras de terre, ajoutait jusqu'au fond de tous les horizons un surcroît de dorures aux champs à demi moissonnés. Vides de travailleurs et de machines, ces champs dormaient, paisibles et lourds, en un silence que venaient souligner des trilles d'oiseaux isolés et la stridulation égale et ininterrompue des insectes. Pour Mary Lacatoze, cette maison des Hamelin au milieu de la plaine, sous les chênes, était en ce beau jour le centre de l'univers. Elle avait appris qu'il fallait éviter d'être plus accorte que la patronne, éviter, pour durer, d'attirer trop l'œil rôdeur des maris. Mais ce jour était son jour, et il faut ce qu'il faut. Aussi alla-t-elle dès le départ des parents dans la chambre qu'elle partageait avec trois des filles, se mettre juste un peu de rouge et remplacer le tablier de toile épaisse de la patronne, sorte de salopette d'un brun délavé, par un de coton fin choisi dans ses effets à elle et qui était parsemé de jolies motifs floraux sur un fond de blanc éclatant. Celui-ci se nouait à la taille et faisait voir, ce qu'elle put constater elle-même dans la glace, qu'elle était femme et, ma foi, jeune et fraîche, fort bien tournée, et bien découpée et en belles rondeurs plutôt qu'une colonne ou un I majuscule!

Ainsi vêtue elle descendit au rez-de-chaussée, croyant descendre dans l'arène. Ils étaient tous dehors sauf, bien entendu, la petite dernière qui s'était rendormie dans son ber. Les filles jouaient à l'école sous la direction de l'aînée, laquelle se montrait une maîtresse fort tyrannique puisque déjà deux de ses trois élèves étaient en pénitence à genoux sous un chêne pour avoir fait des barbots dans leurs cahiers, pendant que la troisième, son pauvre petit derrière inquiet dans la poussière, essayait un discours énergique et plein de menaces au sujet d'élevés qui se comportent comme des bébés! Les trois plus jeunes gar-

çons promenaient leurs camions et tracteurs jouets dans des champs et sur des routes imaginaires minuscules en faisant entendre des vromvroum, des péchouc-péchouc entrecoupés de rapides conciliabules pour se mettre d'accord sur la suite du scénario. L'aîné semblait rêvasser, assis sur le pignon de l'étable, seule chose de mauvais augure puisqu'il était interdit d'y monter hors de la présence du père. Mary Lacatoze décida de ne pas s'en formaliser. Elle pouvait ne pas connaître cette règle. Elle pensa qu'un jour elle monterait là-haut elle-même pour mieux voir la campagne et le village de Sainte-Luce.

Elle sortit. On ne fit pas attention à elle. Elle aurait pu tout aussi bien être un arbre, un nuage, une tige de blé. Sa nouvelle tenue ne produisait pas plus d'effet que son accoutrement d'épouvantail. Quand elle s'enquint si tout allait comme ils le voulaient, s'ils s'amusaient bien, elle n'eut pas de réponse, pas un regard. Ah! se dit-elle en plusieurs langues, ils veulent m'avoir au silence, les petits vilmeux! Elle eut un moment de tristesse en songeant au poids de malheur qu'il fallait supposer pour que de si jeunes enfants aient recours à ce genre de traitement, aussi éprouvant pour le bourreau que pour sa victime et qui exige des nerfs solides, une longue expérience. Voyons voir, se dit-elle. Surtout ne pas jouer le jeu, faire mine de ne pas avoir flairé la tactique, parler en toute innocence pour les faire parler. Il ne faudrait pas croire qu'elle ressentit quelque hostilité, non, ni crispation, elle se savait d'équerre, au contraire, confiante, allumée, sentant de la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête un bon picotement de sang dans les veines, et l'âme pleine de lumière autant que le paysage, toute prête pour une joyeuse petite guerre d'amour avec ces enfants rêtifs et brimés. Ils l'aimeraient. Elle les aimerait.

«Que voulez-vous pour dîner?» leur dit-elle d'une voix forte. Vous avez le choix.»

C'était la chose magique. À peine avait-elle commencé à leur expliquer

que ce choix ne rencontrait que les limites du garde-manger qu'ils répondirent en chœur (à l'exception de l'aîné toujours dans son splendide isolement sur le toit de l'étable): Des patates écrasées et des œufs soleil! Ils eurent de petits airs de commisération descendante car elle ne comprit pas tout de suite que des œufs soleil, c'étaient des œufs au miroir ou sur le plat, expressions qu'elle n'eût pas comprises davantage puisque, pour elle, c'étaient des œufs frits, fried eggs, al plato, etc.

Pas compliqué. Peler des pommes de terre, à quoi la sévère institutrice prêta son concours de bonne grâce, les faire bouillir, mettre deux ou trois fois des œufs dans une poêle, vraiment ce n'était pas ce jour qu'on avait décidé de mettre ses talents de cuisinière à l'épreuve. La petite dernière qu'elle venait de changer jaisait dans son ber. Mary Lacatoze se dit encore dans toutes ses langues qui se chamaillaient dans sa tête, que c'était du gâteau, un jeu d'enfants, simple comme bonjour et comme sur des roulettes, et comme de faire passer un couteau dans une livre de beurre mou, etc. Aussi qu'il y avait peut-être un hic, anguille sous roche, a catch somewhere; que c'était trop beau pour être vrai.

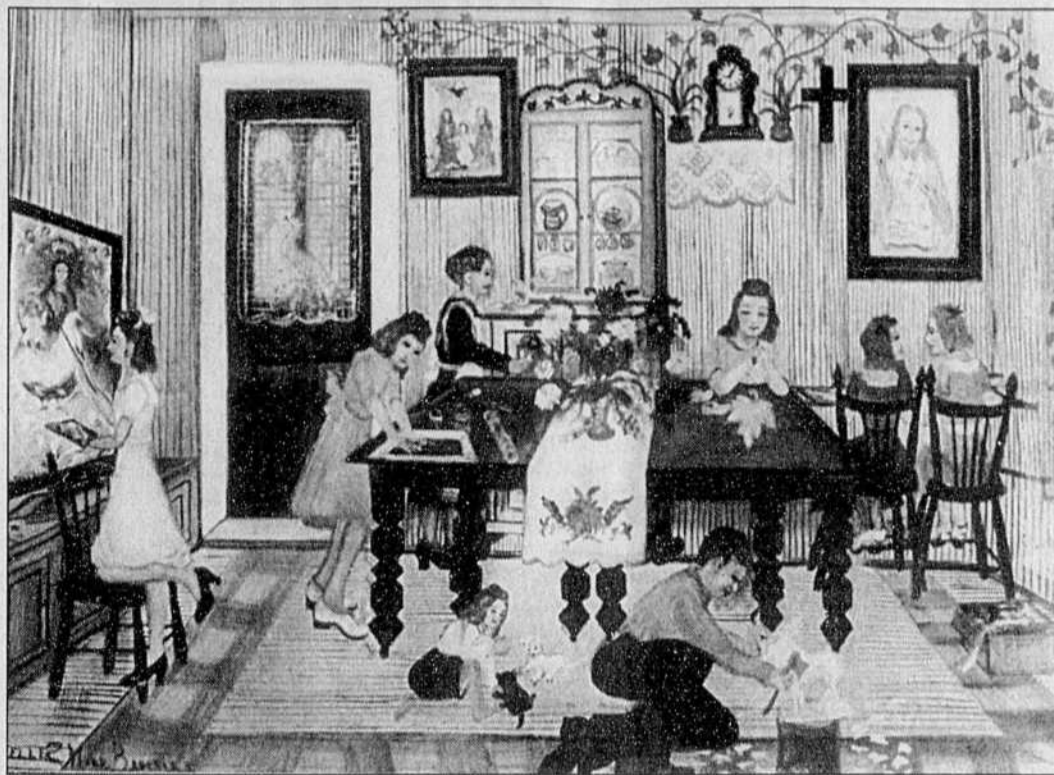
Ils se mirent à table. Ils avaient eu le choix du menu, ils en voulaient maintenant régler l'ordonnance: les patates écrasées d'abord, les œufs ensuite. Mary Lacatoze n'y vit pas d'inconvénient. Pourquoi pas?

Chacun reçut une généreuse portion de purée. Ne pouvant freiner leur faim, ils en mangèrent d'abord un peu, puis en redemandèrent aussitôt, assez, dirent-ils, pour faire une tarte de patates? Eh bien, ils lui montrèrent, et ils répétaient: une tarte de patates, tout heureux de l'assonance burlesque. Il s'agissait d'étendre la purée sur toute la surface de l'assiette, de bien égaliser ensuite avec le couteau. Ce qu'ils firent. Ils s'observaient du coin de l'œil, semblaient s'attendre pour finir en même temps, chacun continuant à répéter, mais dans un murmure, et comme en confiance

avec soi-même, et plongé en une profonde réflexion maintenant, sur tous les tons, du drôle au menaçant: u-ne tar-te de pa-ta-tes! Puis à tour de rôle, ils mirent là-dessus du poivre, y tracèrent divers motifs avec les dents des fourchettes, avec les cuillers ou les doigts, sans jamais manquer d'attendre que chacun eût franchi une étape avant de passer à la suivante. Mary Lacatoze sut avant de le penser, par un léger frémissement qui la parcourut, que tout cela était concerté, comme les gestes d'un rituel depuis longtemps éprouvé. Il n'y avait pas ces mots dans son idée, seulement la vision d'un nid de guêpes dérangées, d'un essaim d'abeilles en mouvement. Qu'allait donner la suite? Quand mangeraient-ils leur tarte de patates?

«Maintenant», dit l'aîné en regardant Mary Lacatoze dans les yeux, comme il n'avait cessé de le faire depuis le début de ce repas, et pas toujours dans les yeux — et Mary Lacatoze se demandait si ce regard d'amusement et de défi, et peut-être y avait-il la pitié et la sympathie du bourreau pour sa victime, était encore celui d'un enfant ou déjà un regard d'homme — «maintenant il faut mettre un peu de lait, ça se mange mieux avec un peu de lait».

Ce qu'ils firent. Puis après avoir convenu qu'il y en avait une aux pommes, une autre aux fraises, et ainsi de suite, ils divisèrent leur tarte de patates en quatre pointes égales comme de vraies tartes et en mangèrent d'abord goulument, ensuite, comme repus, se mirent à pignocher, puis à racler en un bruyant concert la partie libérée des assiettes avec leurs ustensiles. Alors, comme il tombe de grosses gouttes de pluie isolées avant une averse, comme il y a entre deux camps ennemis des tirs sporadiques avant la fusillade nourrie, quelques secousses mineures avant le tremblement de terre généralisé qui atteint 8 à l'échelle de Richter, de belles pâtes alors, de beaux grumeaux de pomme de terre lactescents se retrouvèrent d'abord, sans qu'il fût possible de savoir de qui venait le signal des hostilités, l'un dans l'œil de l'aînée, l'autre dans l'œil de



SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Repères biographiques



PHOTO ROBERT SKINNER

Gérald Tougas

Gérald Tougas est né au milieu des plaines du Manitoba dans un petit village habité par d'irréductibles Canadiens français. «Il y a sucé la potion magique aux deux mamelles de la langue et de la foi», écrit son éditeur. Il a connu l'Arctique et l'Afrique. A beaucoup enseigné, aussi. Il a choisi depuis longtemps le Québec comme la meilleure terre d'exil possible.

Tougas a remporté le prix du Gouverneur général en 1991 pour son premier roman, *La Mauvaise Foi*, paru aux Éditions Québec/Amérique. *La Clef de sol et autres récits*, son deuxième livre, lui a valu les éloges unanimes de la critique. «Je n'ai pas voulu du tout faire un recueil unifié. Si l'unité s'y trouve, elle est au niveau de l'écriture.»

Œuvres publiées

La Mauvaise Foi
roman, Montréal
Québec/Amérique, 1990

La Clef de sol et autres récits
XYZ, Montréal, 1996

l'aîné, car c'était garçons contre filles; d'autres ensuite, la guerre étant devenue totale, sur le plafond où après s'y être aplatis et collés ils se distendaient en tétos; et sur les murs, sur les nez, dans les cheveux, dans le ber, sur le plancher, sur la table, volant dans les airs, fourchettes et cuillers servant de frondes, de catapultes et de balistes. Que fit Mary Lacatoze? Elle protesta, gronda, cria, tempêta? Pensez-vous! Non. Il fallait entrer dans la ronde, entrer dans la fête, ajouter vite sa folie au sabbat pour l'épuiser, ce qu'en fine mouche elle comprit, et de plus elle voyait le camp des filles décimé, si l'on peut dire, et elle tenait le gros bout du bâton puisqu'elle disposait de la marmite et d'une ample provision de pommes de terre — dont elle se mit plein les mains pour en barbouiller le visage des trois plus jeunes garçons déconcertés par l'entrée en lice de cette alliée imprévue, avant de venir par derrière faire avec la marmite renversée un casque de Viking à l'aîné. Et comme ce faisant elle avait appuyé ses seins sur sa nuque, il resta ainsi bêtement coiffé, son petit Jésus tout durci et battant la chamade pendant que s'élevait pour saluer la victoire de la servante l'éclat de rire général.

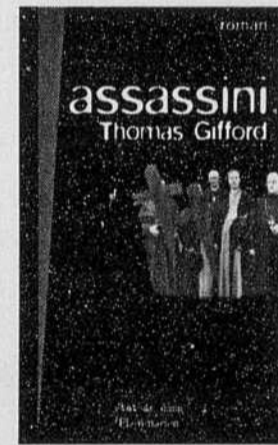
Quand les parents Hamelin revinrent au logis, ils trouvèrent les filles jouant à l'école sous les chênes, les trois plus jeunes garçons partis sur des routes imaginaires dans leurs camions et tracteurs miniatures; le ménage fait, et l'aîné dans les jupes de la servante, qui le consolait doucement de son humiliation pendant que lui, l'aîné, écoutant avec délices les paroles de réconfort, dénouait et renouait machinalement la boucle du beau tablier blanc brodé de Mary Lacatoze.

Tiré de *La Clef de sol et autres récits*, coll. Romanichels, XYZ éditeur, Montréal, 1996.

Illustrations: *Jeune fille au col blanc*, huile sur toile d'Alfred Pellan, vers 1932, Collection Musée du Québec et *La Famille à l'ouvrage*, huile sur soie de Simone-Mary Bouchard, vers 1938, Collection du Musée des beaux-arts du Québec.

DES TUEURS À LA SOLDE DU CHRIST?

Thomas Gifford



Assassini sonne comme les trompettes de l'Apocalypse; glace comme tout sacrilège. Course-poursuite dans les palais apostoliques, un parfum de soufre flotte entre les pages de ce suspense peu orthodoxe.

Flammarion ltée

Des lectures intelligentes en toute saison. En poche à compter de 6,95\$...

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

NOUVEAUTÉS DU PRINTEMPS

FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU
HISTOIRE DU CANADA
Discours préliminaire
Livres I et II

JULES FOURNIER
MON ENCRIER
Textes sur le politique et la littérature
Chien édité par Jean-François Hébert

YVES THÉRIAULT
L'ÎLE INTROUVABLE

JULES FOURNIER
MON ENCRIER
Textes sur le politique et la littérature
Chien édité par Jean-François Hébert

EKNATH EASWARAN
MÉDITATION
Un programme en huit points pour donner un sens à sa vie

Bellarmin

EKNATH EASWARAN
MÉDITATION
UN PROGRAMME EN HUIT POINTS POUR DONNER UN SENS À SA VIE

Enfin traduit en français

Simple et accessible, cette méthode de méditation élaborée par Eknath Easwaran a déjà transformé la vie de milliers de personnes. Ce mode de méditation tient son succès à ce qu'il s'adapte au rythme de vie et aux réalités de la société contemporaine.

Volume de 240 pages — 19,95 \$

En vente dès cette semaine

À feu doux s'il vous plaît

OUTRE-TERRA

CIRCA

372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 444
Jusqu'au 13 juillet

JENNIFER COUËLLE

Un brin symbolique, un peu poétique, un peu beaucoup lyrique et pas du tout subversif. Vraiment pas. À l'antipode des cocktails-concepts auxquels les abonnés de nos galeries d'art actuel auront pris goût, l'exposition que présente la galerie CIRCA se visite avec l'assurance que ce qu'il y a voir est là. Que le sens au delà de l'objet, le deuxième ou troisième

sième degré, c'est dans l'imaginaire de tout un chacun qu'il se trouve.

Présentée dans le cadre d'un échange avec la Belgique, l'exposition de CIRCA vient donner suite à celle des artistes québécois Catherine Widgery, Renée Lavaillante, Yves-Louis Seize et Randy Saharuni, montée, en 1993, à la galerie La Vénère de Bruxelles et à l'hôtel de ville de la capitale. Outre-terre réunit près de quarante sculptures, photographies et peintures des Belges Jephon de Villiers, Emile Desmedt, Jean-Dominique Burton et Alain Winace. Une résonance toute calme que cette cohabitation de productions qui, chacune à sa

manière, convie au voyage intérieur. On l'a bien dit, les remous ici sont hors circuit.

Au-dessus du tapis d'écorces de cèdre de son installation *24 heures*, Desmedt fait se rencontrer en angle deux fines armatures enduites de céramique — sortes de passerelles — et piquées sur le long de bouquets de tiges métalliques qui les soutiennent ingénieusement. Cette allégorique forêt voisine avec cinq coniques et sinueuses racines d'argile, de grès, de bois et de faïence, dont certaines retenues par le panier d'un trépid filiforme, ne sont pas sans rappeler le mobilier design qu'exhibent dans leurs boutiques les fleuristes BCBG...

Les méditations stylisées de Desmedt pourvoient une troisième dimension aux branches et arbres hachurés librement dans les sensibles, d'accord, expressionnistes, sans doute, mais tristement conventionnelles peintures d'Alain Winace.

Sonder les symboles

Avec le photographe Burton, on délaisse les histoires de bois pour sonder les symboles. Des symboles insoupçonnés nés de l'inconscient d'ingénieurs ou de dessinateurs industriels qui, sans le savoir, recréent des pictogrammes primitifs connus. Regroupées sous le titre *Masques et traces* et baignant dans un pareil reflet doré, dix-huit photographies exposées à nu — ce qui permet effectivement de mieux apprécier la remarquable netteté de leur impression — font se succéder tour à tour des images par trop scénarisées d'individus masqués pour se protéger et des plaques de bouches d'aération, de gaz, d'électricité, d'eau, d'égout et, en fin de série, un arrêt de porte qui a tout d'un masque des fins fonds de l'Afrique. Ce parcours binaire nous fait faire la navette entre les motifs symboliques des plaques fonctionnelles et la fonction utilitaire — ici esthétisée — du masque à gaz, du masque d'apiculteur, d'escrime, du respirateur, et encore. De belles épreuves surtout.

Qu'on y soit réceptifs ou pas, la petite salle de la galerie réserve une réelle surprise. Avec son univers initiatique d'une minuscule peuplade qui semble directement sortie de l'âme de la forêt, Villiers ne manquera pas de retenir un moment notre attention.

Ses petites figures nomades — cousins distants des hiboux et cousins germains des migrants d'argile de l'artiste René Derouin —, avec leurs habits de feuilles et leur regard ouvert, participent d'une mise en scène bien figulée, précieuse même, dont on appréciera néanmoins la poésie. Elle constitue le peu d'épice de cette exposition plutôt douceâtre.

Le photographe de la forme essentielle

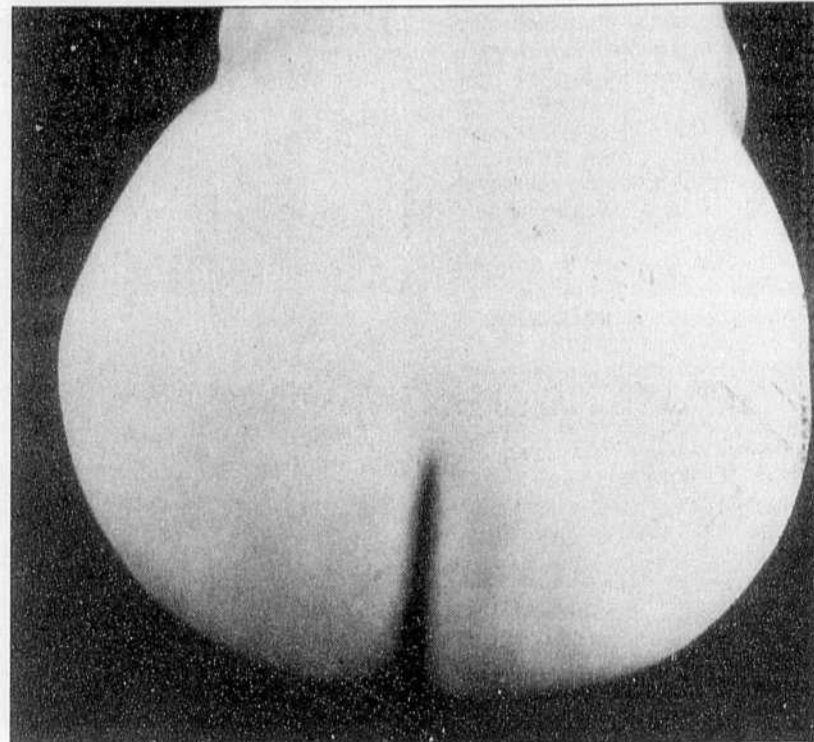
DU WESTON CLASSIQUE
Musée des beaux-arts du Canada
380, promenade Sussex, Ottawa
Jusqu'au 9 septembre

JENNIFER COUËLLE

Dans les premières années du siècle, lorsque l'idéal moderne en art et la question de spécificité disciplinaire n'en étaient qu'aux débuts de leur complicité légendaire, un certain Sadakichi Hartmann écrivait que pour prétendre au statut d'œuvre d'art, la photographie se devait d'être «une composition par l'œil». Son essai *A Plea for Straight Photography* appelait à la distance entre la photographie et la peinture. Il réfutait toute forme d'influence picturale, jusqu'à la proscription des différentes techniques pouvant intervenir sur la surface et la facture des épreuves. Fini les lavis, la gomme bichromatée et le grattage, donc, et bonjour la photographie dite pure et directe! L'Américain Edward Weston figure parmi les plus notoires de ces tenants de la *Straight Photography*.

En place depuis ce printemps au Musée des beaux-arts du Canada (MBAC), la modeste exposition *Du Weston classique* présente une trentaine de photographies en noir et blanc prises entre 1922 et 1943, et tirées, pour la plupart, du corpus de 45 épreuves «classiques» d'Edward Weston que compte aujourd'hui la collection de photographies du MBAC. De quoi titiller les fins défenseurs de l'authenticité que cette manifestation qui réunit des tirages réalisés dans le même souffle, ou presque, que les négatifs d'origine — d'où le terme «classique» pour les qualifier. Effectivement, comme l'écrit Lori Pauli, responsable de l'exposition et adjointe à la conservation au MBAC, «plusieurs collectionneurs et spécialistes estiment que ces épreuves correspondent davantage aux conceptions originales de l'artiste que celles qu'on a tirées plus tardivement».

Nous en sommes fort aise, pardii! D'autant plus que ces épreuves «haut de gamme» donnent à voir une sélection d'images parmi les plus précieuses qu'aient réalisées ce photographe de la forme essentielle. Une sélection, de surcroît, relativement exhaustive en ce qui a trait aux différents sujets auxquels Weston a prêté son regard d'aigle. Y sont ses inimitables nus aux cadrages serrés, où le corps est pensé en courbes, en plis et en géométrie; ses gros plans de légumes, de



Nu, de Edsard Weston, 1925.

PHOTO CENTER FOR CREATIVE PHOTOGRAPHY

rochers, d'objets ordinaires et de surfaces variées; ses études de nuages, de racines et d'écorces; ses dunes devenues motifs ondulés; ses portraits et un exemple — un seul, hélas! — de ses *juguetes* (jouets) mexicains.

Puis d'un sujet à l'autre, à l'exception peut-être de ses plus conventionnels — quoique formellement articulés — portraits des années 1940, dont ceux ici d'Ansel Adams et d'un sculpteur de Nashville, la production de Weston porte un sceau distinct. Sorte de mélange d'abstraction et de réalisme, où la malléabilité de la forme est mise en valeur dans toute son ambiguïté. Mais pour dire vrai, le photographe lui-même se méfiait du terme abstraction. Tant en peinture et en sculpture qu'en photographie, il soutenait que «la ligne, la forme la plus abstraites découlent par nécessité du concret, de la nature...» Le mot d'ordre, alors? La «forme simplifiée» ou la «forme élémentaire», proposait l'artiste pour qui «bien garder les pieds au contact du sol et des réalités est gage d'un esprit équilibré, disponible».

Et disponible, Weston l'était. Lorsqu'échoue au début des années 1920 son projet d'ouvrir à Mexico, où il vivait alors avec l'actrice et photographe Tina Modotti, un studio commercial de portraiture, il se retourne illico vers son environnement immédiat et tire profit des marchés et de l'artisanat de la capitale comme du pays. Il emprunte la voie de la nature morte avec, notamment, une série de

photographies de poteries et de jouets. Ces images de formes isolées, vues de près, à la fois très présentes et objectives qui, tout comme ses nus et ses légumes sinueux qui suivirent, n'ont pas tardé à lui valoir la réputation d'un artiste radicalement moderne à la signature infiniment personnelle.

Né en 1886 en banlieue de Chicago, Edward Weston saute à pieds joints dans l'univers de la photo avant même l'âge de vingt ans. Installé en Californie, il fait du portrait son gagne-pain et du pictorialisme son style de prédilection. La petite histoire veut que ce soit à la suite de la visite d'une exposition de peinture moderne à San Francisco, en 1915, que le photographe cherche à dépasser le flou symboliste et le caractère narratif de sa pratique pictorialiste pour explorer le dynamisme des formes. Joli paradoxe pour un futur adepte de la *Straight Photography*, que cette inspiration picturale... Qu'à cela tienne, désormais, les jeux d'ombre et de lumière ne seront plus, chez Weston, au service de l'atmosphère, mais lui serviront plutôt à construire et à détacher ses sujets de leur fond.

Weston, on l'a dit souvent, sculpte avec la lumière. Et quand bien même de la plus belle simplicité, ses compositions sont souvent stylisées. Toujours cérébrales, cependant. C'est d'ailleurs cette sensibilité toute formelle où l'émotion, retenue, n'est qu'une ombre — jamais plus — qui confirme que cet artiste était bel et bien de son temps. Inégalement moderne. Qu'on se méfie, aujourd'hui, d'une telle volonté d'objectiver la forme — jusqu'au corps humain — est tout à fait légitime, certains diront sain. Mais il reste que pour l'époque, où l'art était de plus en plus une question d'esthétique et de représentation, Edward Weston s'en est tiré haut les mains, et encore.

L'exposition est accompagnée d'un bref documentaire vidéo (*Se souvenir d'Edward Weston*) qui, à travers des propos rapportés par l'historien de la photographie Beaumont Newhall, les fils de Weston et une de ses disciples, rappelle les dadas et les activités de l'artiste, notamment son association au groupe de photographes f.64, au début des années 1930 et son approche on ne peut plus systématique à la fois à la photographie et à sa carrière de photographe, à laquelle, dit-on, il tenait mordicus.



Impasse, de Jephon de Villiers, 1987.

PHOTO FRAGMENTS DE MÉMOIRE

UN SITE REMARQUÉ SUR INTERNET://
www.rene-despres.com
RENSEIGNEMENTS : (514) 386-9030

Après la musique en Lanaudière, laissez-vous tenter par Charlevoix et le Festival du Domaine Forget! (les samedi et dimanche 10-11 août)

Nous offrons aussi un 2^e circuit sur l'exposition COROT à Ottawa (le samedi 24 août)

En juillet, découvrez
• le vitrail de Bettinger: art de lumière
• l'œuvre d'Ozias Leduc à Sherbrooke

Pensez détente et culture!
276-0207 ou 259-7629

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

LOUISE BOURGEOIS

DU 28 AVRIL AU 22 SEPTEMBRE 1996

sculptures
installations
dessins

«...se libérer du passé, c'est commencer à vivre.»

Décontractée, 1990; (détail) marbre rose et acier, The Brooklyn Museum, New York.
Photo de Louise Bourgeois: David Seidner, New York.

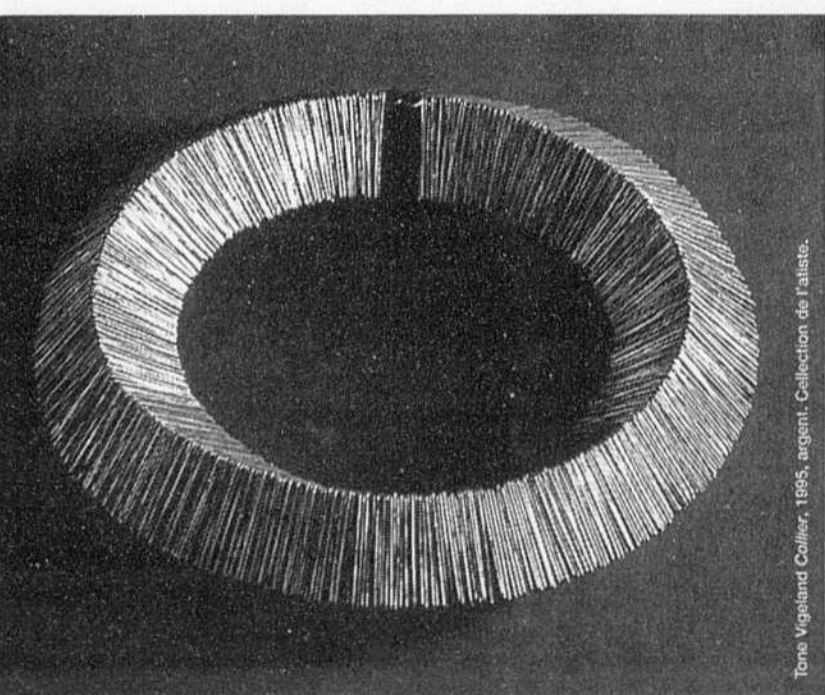
Le dimanche: atelier de création pour toute la famille!

185, RUE SAINT-CATHERINE OUEST, MONTRÉAL TÉLÉPHONE: (514) 847-6212 MÉTRO PLACE-DES-ARTS

LE DEVOIR

PLACE MONTREAL TRUST

Artistes de la galerie
GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165
Ouvert tout l'été du mardi au samedi de 10h00 à 17h30



Les bijoux de Tone Vigeland

Dons exceptionnels au Musée des Arts décoratifs de Montréal
Anti-design: Œuvres choisies d'Ettore Sottsass et de Gaetano Pesce
Sculptures de verre de la collection Louise et Laurette D'Amours

Les bijoux de Tone Vigeland a été organisée par le Musée des Arts appliqués d'Oslo et The American Federation of Arts, avec l'appui généreux du ministère royal des Affaires étrangères de Norvège. L'exposition a également bénéficié du soutien du Cercle des Bienfaiteurs de l'AFA et du J. Carter Brown Fund for Exhibitions.

Expositions en cours jusqu'au 1er septembre 1996.

Musée des Arts décoratifs de Montréal
Sherbrooke et Pie IX
(514) 259-2575

GALERIE TROIS POINTS
JOCELYNE AUMONT

ANNE ASHTON
MICHELE ASSAL
JUDITH BERRY
PIERRE BELLEMARE
MARIE-CLAUDE BOUTHILLIER
RICHARD DESCHENES
SUZANNE DUBUC
EVERGON
PAUL HUNTER
HARLAN JOHNSON
LOUISE MASSON
RICHARD MILL
MARCEL SAINT-PIERRE
JENNIFER WALTON

Jusqu'au 17 août

372, rue Sainte-Catherine O., suite 520
Montréal
Tél: (514) 866-8008
Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h,
le samedi de 12 h à 17 h

Avec la participation
du ministère de la Culture du Québec

LE SALON DES ARTS
CARMELLE DORION

VERNISSAGE
FRANÇOISE PÊTRE
les 6 et 7 juillet 1996
à 14 h

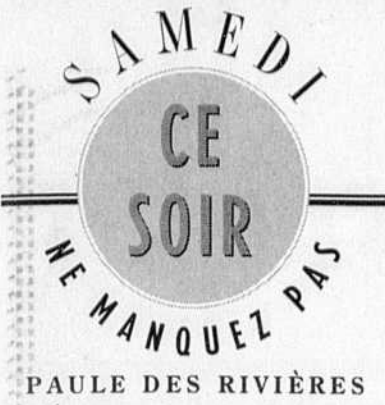
UN PRÉLUDE À
DIRECT • ART

61, AV. LANNING
ST-SAUVEUR
AUTO. 15 - SORTIE 60
227-1646 (SANS FRAIS MTL)

Collectionneur art contemporain, «brut», naïf et précolombien souhaite proposer et offrir en dons ses collections à divers musées.

Écrire à:
Guy Joussemet
1360, rue Saint-Jacques, app. 809
Montréal (Québec) H3C 4M4
ou téléphoner au (514) 932-5492

LA TÉLÉ DU WEEK-END



LE PETIT DÉJEUNER DE WIMBLEDON

Fraises et tennis sont au programme ce matin (vous fournissez les fraises) pour la finale du simple dames. Avec, assurément, Steffi Graf.
NBC, 9h

LE PETIT JOURNAL

Des enfants communiquent par satellite avec des astronautes de la navette Columbia; il est aussi question de jeunes musiciens au festival de jazz et également de cueillette de fraises.
TQS, 16h30

FLEURS ET JARDINS

Il est question d'iris de Sibérie, d'aménagement paysager avec les fraises et enfin de salade de concombre.
TVA, 17h

LLUIS LLACH: UN PONT DE MER BLEUE

Dans le cadre d'une programmation catalane spéciale, voici la présentation d'un concert du chanteur Lluis Llach, qui fut donné au palais olympique de San Jordi.
Radio-Québec, 20h

BIOGRAPHIES

Un régal est prévu ce soir avec le portrait de Louis Armstrong, premier véritable soliste du jazz, que tout le monde connaît un peu mais que peu connaissent bien.
Canal D, 21h



CINÉMA AU PETIT ÉCRAN

LE BÛCHER DES VANITÉS*

(4) *The Bonfire of the Vanities* É.-U. 1990. Comédie satirique de B. De Palma avec Tom Hanks, Bruce Willis et Melanie Griffith. S'étant rendu coupable d'un délit de fuite, un courtier subit un procès teinté de considérations politiques.
SRC 19h30

ET LA LUMIÈRE FUT

(3) Fr. 1989. Étude de mœurs de O. Josseliani avec Saly Badji, Binta Cisse et Alpha Sane. Ayant quitté son paresseux de mari et son nouvel amant, une belle Africaine part à la ville avec un citadin de passage.
RQ 21h

LA FUREUR DE VIVRE

(2) *Rebel Without A Cause* É.-U. 1955. Drame psychologique de N. Ray avec James Dean, Natalie Wood et Sal Mineo. Le drame d'adolescents en mal d'affection aboutit à trois morts violentes.
RQ 22h53

THE CRANES ARE FLYING

(3) U.R.S.S. 1957. Drame psychologique de M. Kalatozov avec Tatiana Samoilova, Alexis Batalov et Vassili Merkurjev. La guerre vient détruire l'idylle de deux jeunes gens.
PBS 22h30

CANAUX	16:30	17:00	17:30	18:00	18:30	19:00	19:30	20:00	20:30	21:00	21:30	22:00	22:30	23:00	23:30
RC	2 2 4 3	Perfecto	Jardin d'aujourd'hui	Branché	Le Téléjournal	Raison Passion (18:20)	Olympica	Cinéma / LE BÛCHER DES VANITÉS (4) avec Tom Hanks, Bruce Willis	Le Téléjournal	Nouvelles du sport (22:21)	Cinéma / PERRY MASON: MEURTRE EN CIRCUIT FERMÉ (6) avec Raymond Burr, Barbara Hale (22:50)				
TVA	4 5 3 6	Vidéo... (16:35) / CLSC / Renc. estivale (16:40) / Forêt... (16:45)	Fleurs et Jardins / Iris de Sibérie; les fraises	Dinosaures	Le TVA	Cinéma / COEUR CIRCUIT II (5) avec Fisher Stevens, Michael McKean		Cinéma / CRUISING BAR (5) avec Michel Côté, Louise Marleau		Le TVA / TVA Sports	Loteries (23:09)	Cinéma / LES ANGES DE LA NUIT (4) avec Sean Penn, Gary Oldman (23:22)			
RQ	15 17 24	Cinéma / LE LAC DES CYGNES (5) Dessins animés	Les Nouvelles Aventures de Skippy	National Geographic	Plaisir de lire	Lluis Llach / Émission spéciale catalane		Cinéma / ET LA LUMIÈRE FUT (3) avec Saly Badji, Binta Cisse		Cinéma / LA FUREUR DE... (2) (23:53)					
CBC	2 4 16	Le Petit Journal	Passion plein air	le Gr. Journal (17:40)	Cinéma / ERNEST FRAPPE ENCORE (6) avec Jim Varney, Ron K. James			Cinéma / OPÉRATION TONNERRE (4) avec Sean Connery, Claudine Auger		Le Grand Journal	Passion plein air				
ABC	5 6	Equestrian (16:00)		News	Busy Bodies Personal Best	Royal Canadian Air Farce	Rita & Friends	Cinéma / SECRET NATION (5) avec Cathy Jones, Mary Walsh		Saturday Report (23:18)	Country Beat (23:33)				
CBS	8 13	Superman (16:00)	Babylon 5	Newsline	Regional...	E. Now	Home Improv.	Dr. Quinn, Medicine Woman	Law & Order	Lonesome Dove	CTV News	News			
NBC	12	Cinéma (15:00)	World Championship Wrestling	Pulse	Country Prof.	Star Trek: Deep Space Nine	Star Trek: Voyager								
PBS	3	Golf / Western Open (16:00)		News	CBS News	Entertainment this Week	Dr. Quinn, Medicine Woman	Touched by an Angel	Walker, Texas Ranger	News	Hercules				
ONT	5	Basketball / Olympic Trials (16:00)		News	NBC News	Home Improv.	JAG	Cinéma / SHE LED TWO LIVES (5) avec Connie Sellecca, Perry King			Saturday Night Live				
CABLE	33	Julia's Kitchen	Evening at the Pops	The Lawrence Welk Show	Austin City Limits / S.R. Vaughan	Buddy Guy Live	Cinéma / THE CRANES ARE FLYING (3)								
	57	Malone	Washington Wall Street	Sneak Previews	Inside Albany	Fools & Horses	Keeping Up...	As Time Goes	Mr. Bean	Red Dwarf	Jazz Set West				
	6	Cryptkeeper	Bugs Bunny & Tweety Show	News	Focus Ontario	Myster. Island	Chris Cross	Ready or Not	Red Green	Touched by an Angel	Murder, She Wrote	Global News	Saturday Night		
	24	Join In!	Polka Dot...	Bookmice	Polka Dot Door	Waste Not	Journeys	Cinéma / DETECTIVE STORY (3) avec Kirk Douglas, Eleanor Parker	Conver. (21:50)	Cinéma / THE BIG SKY (3) avec Kirk Douglas (22:20)					
	TSN	X Games: Day #1 (15:30)	Extreme Mag.	World of Golf	Sportsdesk	Wk Baseball	Atlanta: A '96 Preview	Football / Lions - Blue Bombers			Sportsdesk				
	RDS	Golf LPGA / Classique Kroger Jamie Farr (15:30)	Mag. olymp.	Sports 30	Superbike / Monza	Sports Extrêmes	Trophées LCH	Superstars WWF	Sports 30	Moto-marine					
	TV5	30 Millions...	Journal suisse	Visions / Gour.	Thalassa	Journal FR2	Cocktail / Début	Bon Week-end	Hist. courtes...	Journal belge	Visions...	Portraits (23:15)			
	CF	Explorateurs	Télé-pirate	Schtroumpfs	Ma sorcière...	Premières Fois	Animatement	Gymtonik							
	MP	Musique vidéo (13:00)	VoxPop	Perfecto	Fax	Box-office	ConcertPlus / Hootie & ...	Musique vidéo	Bouge de là	BlackOut					
	MM	VideoF. (14:30)	SuperHitVideo	R.S.V.P.	The Tube	Spotlight	Start Me Up	Big Ticket / Help! War Child	VideoFlow	The Tube	Spotlight				
	SE	Les Oiseaux 2: le retour (16:05)	La Folie du roi George (17:35)		Les Jeunes Ninjas 2 (19:25)		Le Premier Chevalier			Harcèlement (23:20)					
	YTV	Yogi Bear	Rocko's Life	Spiderman	Squawk Box	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid / Video & ...	Cinéma / THE HAPPY YEARS (4) avec Dean Stockwell, Leo G. Carroll	Dog House					
	RDI	Bul. de santé	Aujourd'hui	Bulletin jeunes	Box-office	Griffe	Monde ce soir	...au Rwanda	Reportages / Visas... strip-tease	Le Téléjournal	Scully renc.	Dossiers	Éd. Week-end	Siècle olymp.	
	D	Patience de Maigret (16:00)	Samedi de rire	Destination danger	En rappel: Circ-O-Ciel		Le Goût du monde	Biographies: Louis Armstrong		Concert Jazz: Ben Harper	Ray Bradbury				



SECOND REGARD

En Haïti, on dit que 85 % de la population est catholique. Et le vaudou dans tout ça?
Radio-Canada, 13h

LA SAGA DE LA FORMULE 1

Première de deux. Documentaire qui trace le portrait de Robert Benoist, Tazio Nuvolari et Juan Manuel Fangio, des champions aux personnalités pleines de panache.
Radio-Québec, 13h

JO: L'ENVERS DE LA MÉDAILLE

Les coûts des Jeux olympiques et ceux à qui l'événement profite.
RDI, 20h

L'ESPRIT DE LA FÊTE

En cette dernière soirée du 17 Festival de jazz, la chaîne présente le spectacle d'ouverture de l'événement, qui mettait en vedette Gilberto Gil, le maître de la bossa-nova.
Radio-Canada, 20h30



CINÉMA AU PETIT ÉCRAN

SPLASH

(4) É.-U. 1984. Comédie fantaisiste de R. Howard avec Daryl Hannah, Tom Hanks et John Candy. Un jeune commerçant célibataire se désolait de n'avoir jamais connu l'amour véritable, jusqu'au jour où une sirène le sauve de la noyade.
CBC 20h

POMPIERS EN ALERTE*

(4) *Backdraft* É.-U. 1991. Drame policier de R. Howard avec William Baldwin, Kurt Russell et Robert De Niro. Un jeune pompier assiste un détective qui enquête sur une série d'incendies d'origine apparemment criminelle.
TVA 20h

CŒUR DE TONNERRE

(4) *Thunderheart* É.-U. 1992. Drame policier de M. Apted avec Val Kilmer, Sam Shepard et Graham Greene. Un jeune agent du FBI est envoyé dans une réserve amérindienne du Dakota pour y élucider un meurtre.
TQS 21h

LE DÉCALOGUE: TU NE SERAS PAS LUXURIEUX

(3) Pol. 1988. Drame psychologique de K. Kieslowski avec Olaf Lubaszenko, Grazyna Szapolowska et Stefania Iwinska. Un jeune postier timide observe à la longue-vue les allées et venues d'une voisine dont il est épris.
SRC 23h15

CANAUX	16:30	17:00	17:30	18:00	18:30	19:00	19:30	20:00	20:30	21:00	21:30	22:00	22:30	23:00	23:30
RC	2 2 4 3	Le Siècle du peuple (16:00)	Alain Prost: la trajectoire idéale	Le Téléjournal	Découverte (18:15)	Beaux Dimanches / L'Odyssée baroque	Beaux Dimanches / Festival international de jazz de Montréal 96	Le Téléjournal	Le Point / Le Dopage (22:20)	Sport (23:16)	Cinéma / LE DÉCALOGUE: TU NE SERAS PAS LUXURIEUX (3) avec Olaf Lubaszenko (23:45)				
TVA	4 5 3 6	Automag Plus	Vins et Fromages	Dinosaures	Le TVA	Fort Boyard	Cinéma / POMPIERS EN ALERTE (4) avec William Baldwin, Kurt Russell		Le TVA / TVA Sports (22:54)	Loteries (23:09) / Complètement marteau (23:16)	Tête-à-Tête / Jean Cournoyer (23:45)				
RQ	15 17 24	Consommation (16:00)	Le Monde des volcans	On aura tout vu	Cinéma / LES MISÉRABLES (5) Dessins animés	L'Afrique de toutes façons	Joan Manuel Serrat: concert d'un temps, d'un pays	Vivement dimanche!	Voyage Grandeur Nature	Cinéma / LES COUSINS (3) avec Gérard Blain, Jean-Claude Brialy					
CBC	2 4 16	Le Petit Journal	Pas si bête que ça!	Le Grand Journal	Écoute-moi / La spiritualité: croire ou se faire avoir?	Cinéma / LE CHASSEUR: LA CAVALE INFERNALE (5) avec Christopher McDonald, Dan Hedaya	Cinéma / COEUR DE TONNERRE (4) avec Val Kilmer, Sam Shepard			Le Grand Journal					
ABC	5 6	Horse Racing (16:00)	Wonder Years	Street Cents	Disney / Spies (2/2)	The Road to Avonlea	Cinéma / SPLASH (4) avec Daryl Hannah, Tom Hanks	Sunday Report	Venture (22:29)	Sund. Night CBC News	The Country Beat (23:44)				
NBC	8 13	Computer Ins.	Art Gardening	Quest. Period	Newsline	Family Play.	Funniest Home Videos	The New Adventures of Superman	Cinéma / A CHANGE OF PLACE (6) avec Andrea Ross, Rick Springfield	CTV News	Nightline				
CBS	12	Wine & Cheese	Automag Plus	FT Fashion TV	Pulse	Travel, Travel			Cinéma / FAR AND AWAY (4) avec Tom Cruise, Nicole Kidman (1/2)	News	Sp. Rap (23:20)	E.T. Weekend			
PBS	13	Masters Tennis Challenge (15:00)	Tour de France		ABC News	Funniest Videos	Muppets Tonight!	Funniest Home Videos		Star Trek: Next Generation					
NBC	3	Golf / Western Open (16:00)		CBS News	M*A*S*H	60 Minutes	Cybill	Cinéma / AWAKENINGS (3) avec Robin Williams, Robert De Niro		News / Sein. ...Limits (23:45)	News	Pub (23:35)			
CBS	5	Basketball: Olympic Trials / USA - Brésil (16:00)		Pub	NBC News	Dateline NBC	Mad About You	NewsRadio	Cinéma / ROBIN COOK'S VIRUS (5) avec Nicolette Sheridan, William Devane	Sightings	News	Extra (23:35)			
PBS	33	Adam Smith	National Geographic: China Beyond the Clouds (1/2)	Wild America	Naturescene	Nature / Nature of Sex (6/6)	Masterpiece Theatre / Middlemarch (1-2/6)								
NBC	57	Burt Wolf	Victory Garden	First Edition	Wine Course	...Across Am.	All Creatures Great & Small	Evening at Pops	American Cinema	Cinéma / DIVORCE OF LADY X (4)					
CBS	6	Cryptkeeper	Bugs & Tweety Show	News	Sportsline	60 Minutes	Mad About You	Simpsons	Married...	Our Home and Native Land	Global News	Sportsline			
NBC	24	Golf &... (16:00)	Polka Dot...	Bookmice	Global Family	Inquiring Minds	Journeys	Heartbeat / Bad Blood	Inside the Line	From the Heart	Wine Cellar	Vital Signs			
TSN	X Games: Day #3 (16:00)	TSN Triathlon Series	Sportsdesk	Motorcycle...	Canadian Superbike	Indy Lights	Atlanta: A '96 Preview				Sportsdesk				
RDS	Golf LPGA / Clas. Kroger... (15:00)	Superbike / Monza	Sports 30	Atlanta '96: profils olympiques	Sports Extrêmes	Fukuoka	Mag. olymp.	Sports 30	Vélo montagne						
TV5	Jardins...bêtes	Journal suisse	Visions/Gour.	L'École des fans / C. Jérôme	Journal FR2	Faut pas rêver / Dernière	Bouillon de culture	52 sur la une	Journal belge	Visions...	Cocktail (23:15)				
CF	Explorateurs	Télé-pirate	Schtroumpfs	Ma sorcière...	Premières Fois	Animatement	Gymtonik								
MP	M. v. (13:00)	Flashback	Fax	Box-office	Meilleurs...Festival de jazz	Musique vidéo	VJ invité	Musique vidéo							
MM	VideoFlow		R.S.V.P.	Combat des Clips	History of Rock & Roll	Mojo Working	MuchMusic Countdown	MuchEast							
SE	Déception (16:55)		Danger immédiat			Prête	Les Veufs (22:40)								
YTV	Snowy... (16:00)	Woodpecker	Garfield and...	...Hamster	Rupert	Flipper	Small Talk	Anti-Gravity	Hypernauts	Felix the Cat	Rough Guide	Streetnoise	Dog House		
RDI	Rédacteurs...	Aujourd'hui	Bulletin jeunes	L'Accent...	D'ici	Monde ce soir	Griffe	Les Jeux olympiques (2/3)	Le Téléjournal	Scully RDI	Entrée des...	Horizons...	Éd. Week-end	Simplement...	
D	Navarro / Barbes de... (16:00)	Samedi de rire	Destination Danger	En rappel: Véronique Sanson		Le Goût du monde	Biographies / Ella Fitzgerald	...Naufrage du Edmund Fitzgerald	Concert Jazz: Ben Harper						

(1) Chef-d'œuvre (2) Excellent (3) Très bon (4) Bon (5) Passable (6) Médiocre (7) Minable

FORMES

Depuis 1879

Quand arrivera l'an 2000, soit 121 ans après la fondation en 1879 par Claver et Samuel Casavant de la maison Casavant Frères, l'entreprise québécoise aura manufacturé 3800 instruments installés sur les cinq continents. Considéré comme l'un des plus prestigieux facteurs d'orgues du monde, Casavant Frères est apprécié pour la qualité de l'intégration visuelle de ses orgues à une architecture prédéterminée, la fiabilité, la durabilité et les propriétés sonores de ses instruments. Un grand nombre d'institutions religieuses et de salles de concert peuvent aujourd'hui s'enorgueillir de posséder un instrument de cette grande maison dont les orgues se retrouvent au Broadway Baptist Church de Fort Worth au Texas, au grand magasin de musique Matsuzakaya à Nagoya au Japon, à la basilique Santa Maria de Guadalupe à Mexico, au Concert Hall du Victorian Arts Centre de Melbourne (Australie) et, plus près de nous, à la basilique Notre-Dame dans le Vieux-Montréal, l'église Saint-Jean-Baptiste, rue Rachel à Montréal, ou l'église des Saints-Martyrs-Canadiens à Québec.

Pierre Dionne, président et chef de direction de l'entreprise, informe que 90 % de la clientèle de Casavant Frères demeure, encore aujourd'hui, les églises. De plus, de 85 à 90 % de leurs instruments sont destinés à l'exportation, surtout aux États-Unis.



L'orgue de la Broadway Baptist Church de Fort Worth au Texas vaut 3,6 millions de dollars.

Casavant Frères, entre l'oreille et l'œil

Faire la visite de Casavant Frères, à Saint-Hyacinthe, est une expérience unique, voire singulière et à coup sûr enrichissante. Dans les dédales de cette fabrique plus que centenaire se découvre un univers excessivement complexe. Un orgue, aussi petit soit-il, n'est pas fait de centaines mais plutôt de milliers de pièces — certaines minuscules, d'autres carrément gigantesques — dont la conception, la fabrication et l'assemblage sont un travail fait main, qui sent bon le savoir-faire et la précision, le fait de l'application d'une philosophie de travail où l'on prend le temps de faire les choses avec un haut degré de perfection. Contrairement à la fabrication de bien d'autres instruments de musique, la facture d'orgue n'est pas l'apanage d'une personne mais de toute une équipe d'artisans. Comme chez Casavant Frères on fabrique presque toutes les pièces composant un instrument — des alliages de métaux servant à la fabrication des tuyaux aux boiseries ornant le buffet, en passant par les touches des claviers et l'ensemble des mécanismes internes —, l'éventail de l'équipe a de quoi impressionner. La manufacture emploie actuellement 78 personnes, dont plusieurs formées directement par les maîtres artisans de l'atelier, dans des domaines aussi variés que la fonderie, la menuiserie, l'ingénierie et bien entendu le design.

De l'esthétique sonore à l'esthétique visuelle

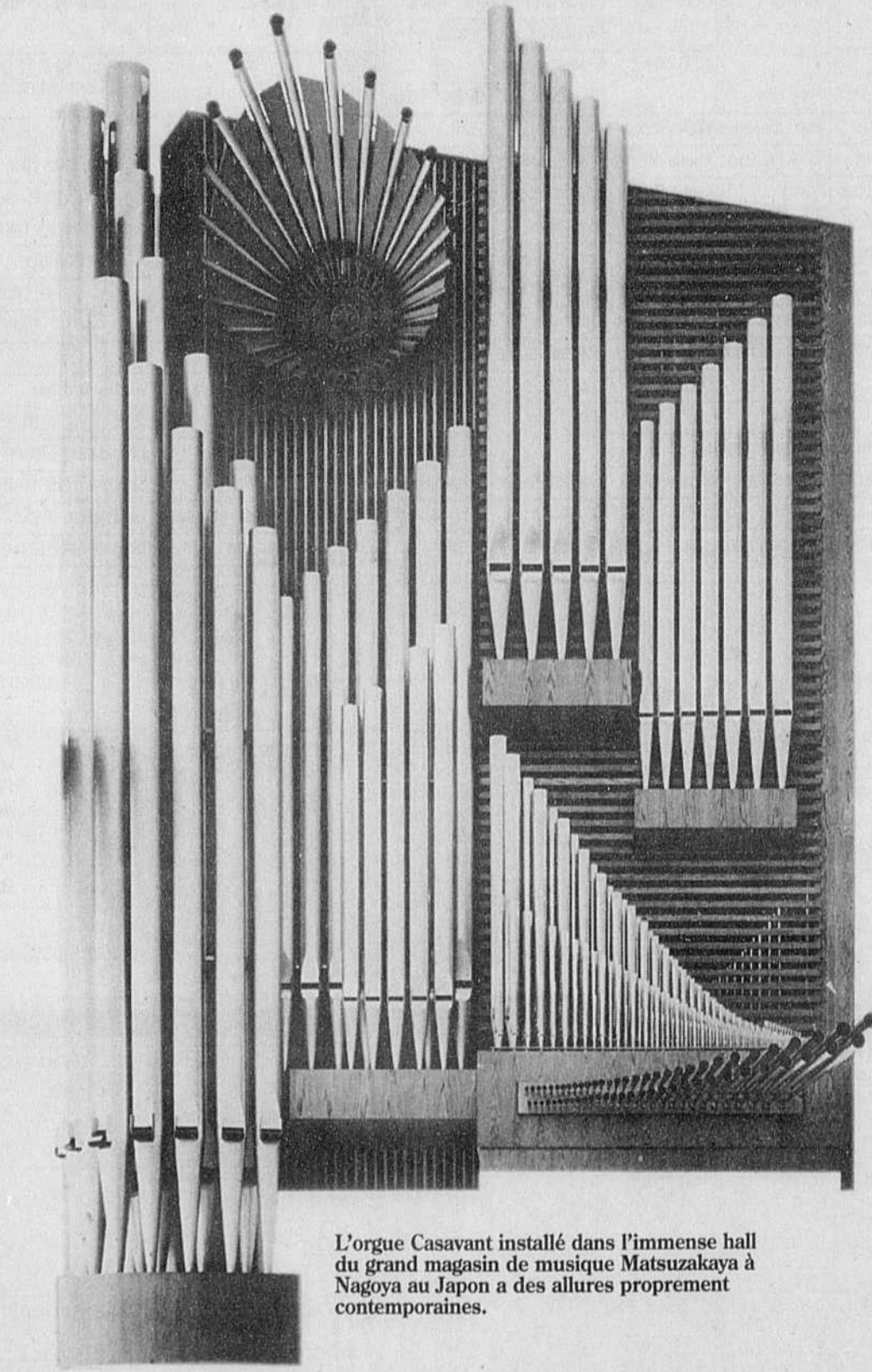
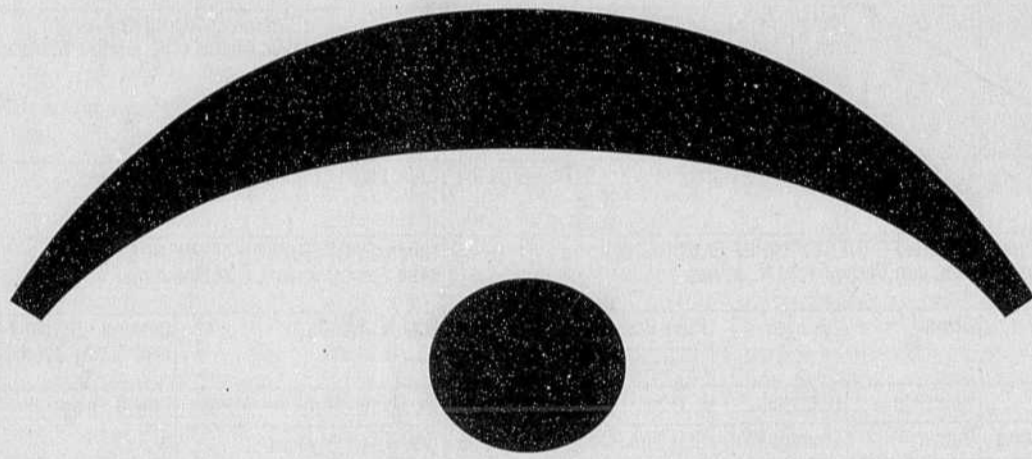
Dessiner un orgue à quelque chose de particulier. Le terme «design», dans la facture d'orgue, s'applique à l'esthétique autant visuelle que sonore. Chez Casavant — et c'est ce qui fait en partie la grande réputation de la maison —, un instrument est aussi beau à voir qu'à entendre. Un orgue est toujours une pièce unique. Les combinaisons sonores, la disposition dans l'espace de la console et du buffet ainsi que l'ornementation sobre ou somptueuse, caractéristiques visibles d'un instrument, sont toujours particulières. Des dizaines et dizaines de

rencontres, autant d'esquisses, d'études, de propositions seront réalisées avant même le début de la fabrication d'un seul instrument.

Chez Casavant, en règle générale, il y a un minimum de trois ans entre le premier contact et la signature du contrat. Pendant cette période, une équipe, composée du client, du directeur artistique (Jean-Louis Coignet) et de son adjoint immédiat (Jacquelin Rochette), ainsi que d'un architecte (Pierre Drouin), déterminera ensemble la composition et les particularités sonores et physiques de l'orgue, en tenant compte des désirs et besoins du client, du budget alloué, mais aussi en regard de l'architecture et des dimensions de la salle de concert ou de l'église, des qualités acoustiques de celles-ci, de l'espace disponible pour l'instrument, etc. Cette étape du travail permet de choisir le nombre et la nature des différents jeux, la taille et l'emplacement de l'instrument, ses éléments distinctifs, tout autant que la chaleur ou la froideur de la sonorité, son agressivité, sa rudesse ou sa douceur.

Une fois les caractéristiques physiques et les compositions sonores déterminées — ce qui sous-entend le nombre de rangs, et donc de tuyaux à inclure —, le designer visuel entrera en jeu. «Quand le projet m'arrive, il est sous forme de données uniquement techniques. À partir de ces données, je dois trouver la volumétrie de base qui me permettra ensuite de faire mon travail», explique Benoît Gendron, designer chez Casavant Frères. Pour compléter son information, le designer aura les plans de l'édifice, et donc ses dimensions et son style architectural — baroque, néogothique, contemporain, etc. — ainsi que, dans le cas d'une salle ou d'une église déjà existante, toute une série de photographies montrant l'esthétique et l'ornementation de l'édifice. «Contrairement au design plus traditionnel, comme pour un meuble par exemple, l'orgue est le fait d'un travail d'intégration et non de mise en valeur de l'objet par rapport à l'environnement.» L'aspect monumental de l'orgue en fait un instrument difficilement discret. Sans une attention particulière d'intégration spatiale et visuelle, il peut aisément devenir une masse imposante et sans charme. Ainsi, l'esthétique et le style de l'église ou de la salle de concert, tout autant que le budget disponible, guideront le designer dans ses choix de lignes, de volumes et surtout d'ornementations visuelles; boiseries, détails sculptés ou peints, choix des essences de bois, des recouvrements, etc. «De plus, il y a un certain nombre de contraintes d'espace à respecter. Dans le cas d'un 32 pieds par exemple, il ne peut pas être disposé au-delà de dix pieds du sommier, sinon la pression de l'air risque de baisser et le son s'en ressentira automatiquement.» En fait, plus l'instrument est gros et contient de claviers comme de jeux, plus il devient complexe de lui donner une forme.

En soi, il n'existe pas un style et une forme particulière pour un orgue. L'un et l'autre des instruments peuvent, si le client le désire, prendre des contours aux allures proprement contemporaines, comme celui de Matsuzakaya (Japon), véritable dialogue de droites horizontales et verticales, ou encore d'inspiration néoclassique comme à la Church of St. Stanislaus Kostka (Hamilton, Ontario), où le buffet reprend certaines courbes propres au style néoclassique. «Avec les années, Casavant Frères a développé une ligne, que j'essaie de respecter le plus possible. Leurs instruments doivent être élégants et élancés, et visuellement sans lourdeur. Quel que soit le style architectural adopté ou les jeux et les rangs à intégrer — 8, 16 ou encore 32 pieds —, on se doit de leur donner une apparence très aérienne.» En fait, cette approche esthétique répond assez bien à l'aspect céleste fréquemment associé au caractère sonore des orgues. Aussi Casavant Frères, dès le début, avait compris l'importance de faire de ses instruments un élément de transcendance à la fois sonore et visuel.



L'orgue Casavant installé dans l'immense hall du grand magasin de musique Matsuzakaya à Nagoya au Japon a des allures proprement contemporaines.

Point d'orgue

ANDRÉE MARTIN

Sainte-Famille de Boucherville

Casavant Frères est actuellement à faire le montage d'un de ses instruments, à l'église Sainte-Famille à Boucherville, édifice classé monument historique et attribué à M. Conefroy. Contrairement aux autres réalisations de Casavant, le nouvel orgue de Boucherville sera installé à l'intérieur d'un buffet classé bien patrimonial, construit en 1846 et attribué à Louis-Thomas et Louis-Flavien Berlinguet. Selon Casavant Frères, c'est un des plus beaux du genre au Québec et, pour cette raison, l'équipe de la maison mascoutaine et la fabrique de Boucherville ont tout simplement décidé de conserver cette pièce unique. Le nouvel orgue de l'église Sainte-Famille de Boucherville contient 25 jeux (32 rangs), répartis sur deux claviers et pédalier, pour un total respectable de 1597 tuyaux.

Le Broadway Baptist Church

L'orgue de la Broadway Baptist Church de Fort Worth est un exemple-type de la mégalomanie texane. D'une valeur de 3,6 millions de dollars canadiens, c'est le plus important contrat effectué par Casavant Frères. Il est un véritable colosse de cinq claviers (191 rangs), pour un total de 10 615 tuyaux, soit presque le double de la basilique Notre-Dame, dans le Vieux-Montréal, qui, elle, en possède 6572. Casavant Frères aura mis douze années avant d'arriver à la signature du contrat. Si l'orgue de l'église Sainte-Famille à Boucherville a requis un mois pour compléter le montage et la finition tonale, il en aura fallu huit pour celui de Fort Worth lorsque complété. Son buffet, dessiné par J. C. Gauthier et réparti en trois sections, est de style néogothique et s'orne d'un ensemble de boiseries qui complètent agréablement cet instrument aux possibilités sonores extrêmement vastes.

Petit lexique et autres détails sur l'instrument

Documentation:

L'ORGUE, INSTRUMENT ET MUSICIEN,
Bernard Sonnaillon,
Éditions Vilo, Paris

■ **Orgue:** instrument à vent, alimenté par un système complexe de soufflerie, et de un ou plusieurs sommieriers qui emmagasinent l'air sous pression. L'organiste, avec ses mains sur le clavier et/ou ses pieds sur le pédalier, actionne des soupapes qui laissent entrer l'air dans les tuyaux pour produire le ou les sons.

■ **Console:** c'est le cerveau qui rassemble et commande, sous les doigts et les pieds du musicien, la structure sonore de l'orgue. On y retrouve notamment les claviers manuels, le pédalier, les jeux, etc. Il se compose de un à cinq claviers de 56 ou encore 61 notes, et d'un pédalier de 30 ou encore 32 notes. Chacun des claviers porte un nom spécifique, soit, de bas en haut: le Positif et le Grand-Orgue ou vice-versa, et ensuite, selon le cas, le Récit, l'Écho, le Solo, etc. Chaque type de clavier correspond à un agencement sonore différent.

■ **Buffet:** revêtement de bois destiné à protéger l'orgue. Il supporte l'ensemble de la tuyauterie, visible et cachée. En plus d'avoir une fonction décorative, il joue un rôle acoustique en dirigeant et concentrant les sons. C'est aussi la partie la plus visible de l'instrument. En règle générale, c'est une véritable œuvre d'art, tantôt sobre, tantôt coquette ou somptueuse. Cependant, aussi imposant et gigantesque soit-il, le buffet ne constitue qu'une modeste partie de l'instrument.

■ **Jeu:** un jeu correspond à une couleur de son. Il requiert une ou encore plusieurs rangées de tuyaux. Un instrument comptera de deux à plus d'une centaine de jeux. Chaque jeu possède un nom spécifique, parfois étrange, voire exotique, tel que Voix humaine, Voix céleste, Unda Maris, Stentophone, etc.

■ **Rang:** un rang est composé d'une rangée de tuyaux. Le nombre de tuyaux d'un seul rang correspond au nombre de notes du clavier et du pédalier. Un jeu est composé d'un ou de plusieurs rangs. Le nombre de rangs sera donc déterminé en fonction du nombre de jeux de l'instrument.

■ **Tuyau:** c'est le corps sonore de l'orgue que l'on peut classer en deux grandes catégories, soit les tuyaux à bouches et les tuyaux à haunches. Ils sont faits d'un alliage de métaux ou encore de bois. Les plus petits ne mesurent pas plus d'un pouce, tandis que les plus grands peuvent atteindre 32 pieds. Plus le tuyau est grand, plus le son est grave, et plus il est petit, plus le son est aigu. Leur nombre est très variable; certains instruments en possèdent 422, d'autres, comme celui de Fort Worth, en totalisent 10 615.

Exposition

Pour ceux qui désireraient en savoir un peu plus long, une exposition est actuellement en cours pour tout l'été à l'église du Très-Saint-Nom-de-Jésus, 4215, rue Adam à Montréal. Organisée par l'Atelier d'histoire d'Hochelaga-Maisonneuve, l'exposition retrace l'histoire de l'orgue de l'église, le 600^e instrument construit par Casavant Frères. De plus, une série de photographies anciennes offre une visite en images, des ateliers de la maison, tandis que des photographies récentes permettent de découvrir les orgues manufacturées par Casavant Frères ces dernières années.